



--- ATTENTION : CONSERVEZ CETTE LICENCE SI VOUS REDISTRIBUEZ CE FICHER ---
License ABU

Version 1.1, Aout 1999

Copyright (C) 1999 Association de Bibliophiles Universels
<http://abu.cnam.fr/>
abu@cnam.fr

La base de textes de l'Association des Bibliophiles Universels (ABU)
est une oeuvre de compilation, elle peut être copiée, diffusée et
modifiée dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins d'illustration de l'enseignement
ou de recherche scientifique est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion dans une autre oeuvre doit
 - a) soit inclure la presente licence s'appliquant a l'ensemble de la
diffusion ou de l'oeuvre dérivée.
 - b) soit permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette
oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement une version
numérisée de chaque texte inclu, muni de la présente licence. Cette
possibilité doit être mentionnée explicitement et de façon claire,
ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux documents
extraits.
 - c) permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette
oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement la version
numérisée originale, munie le cas échéant des améliorations visées au
paragraphe 6, si elles sont présentes dans la diffusion ou la nouvelle
oeuvre. Cette possibilité doit être mentionnée explicitement et de
façon claire, ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux
documents extraits.

Dans tous les autres cas, la présente licence sera réputée s'appliquer
à l'ensemble de la diffusion ou de l'oeuvre dérivée.

3. L'en-tête qui accompagne chaque fichier doit être intégralement
conservée au sein de la copie.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi
que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs,
additions de variantes, mise en forme dans un autre format, ou autre,
doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être
aussi précise que possible, et datée.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration
par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe,
phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à
l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc
comporter la présente notice.

----- FIN DE LA LICENCE ABU -----

--- ATTENTION : CONSERVEZ CET EN-TETE SI VOUS REDISTRIBUEZ CE FICHER ---

<IDENT figchose>
<IDENT_AUTEURS lotip>
<IDENT_COPISTES swaelensg>
<ARCHIVE [http: //abu.cnam.fr/](http://abu.cnam.fr/)>
<VERSION 1>
<DROITS 0>
<TITRE Figures et choses qui passaient.>
<GENRE prose>

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

<AUTEUR Pierre Loti>
<NOTESPROD>

Julien Viaud dit Pierre Loti (1850-1923), officier de marine et écrivain, membre de l'Académie Française, évoque dans cet ouvrage ses impressions de voyage en Espagne ou au Chili, ses souvenirs de guerre (Annam, 1883) ou la tendresse qu'il porte au pays basque.

Pierre Loti (pseudonym of Julien Viaud, 1850-1923) served in the French Navy, but was also a successful writer and a member of the Académie Française. This work reflects his feelings and reactions on war action in Annam (1883), trips to Spain and Chile, as well as his love for the basque country. A publisher's list of his other works appears at the end of the actual text.

</NOTESPROD>

----- FIN DE L'EN-TETE -----

----- DEBUT DU FICHIER figchose1 -----

PIERRE LOTI, DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

FIGURES ET CHOSES QUI PASSAIENT

PARIS
CALMANN-LEVY, EDITEURS
3, RUE AUBER, 3

E. GREVIN - IMPRIMERIE DE LAGNY

TABLE:
PASSAGE D'ENFANT
VACANCES DE PAQUES
INSTANT DE RECUEILLEMENT
A LOYOLA
L'ALCALDE DE LA MER
LA GROTTTE D'ISTURITZ
MESSE DE MINUIT
PASSAGE DE PROCESSION
LA DANSE DES EPEES
IMPRESSIONS DE CATHEDRALE
PASSAGE DE SULTAN
PASSAGE DE REINE
PAPILLON DE MITE
PROFANATION
L'OEUVRE DE MER
LE MUR D'EN FACE
UN VIEUX MISSIONNAIRE D'ANNAM
TROIS JOURNEES DE GUERRE EN ANNAM.

FIGURES ET CHOSES QUI PASSAIENT

PASSAGE D'ENFANT

5 décembre 1894.

Ce que je vais écrire est pour ceux qui, dans les cimetières, contemplant quelque fosse à peine fermée que les premiers bouquets blancs recouvrent encore, se sont sentis tenaillés jusqu'au fond et déchirés, au souvenir de petits yeux candides, éteints là sous la terre affreuse...

Oh! l'énigme déroutante et sombre, que la mort des petits enfants!... Pourquoi ceux-là, au lieu de nous, qui avons fini et qui, si volontiers, accepterions de partir?... Ou plutôt, pourquoi étaient-ils venus, alors, puisqu'ils devaient s'en retourner si vite après avoir subi l'inique châtement d'une agonie?... Devant leurs tombes blanches, notre raison et notre cœur se débattent, en détresse révoltée, au milieu de ténèbres...

Le petit être délicieux, dont je voudrais prolonger un peu la mémoire en parlant de lui, était le fils unique de Sylvestre, -- un domestique à nous qui est devenu, après dix années, presque quelqu'un de la famille.

Il n'avait vu que deux fois les étés de la terre. Ses cheveux de soie jaune, comme on en met aux poupées, se partageaient en drôles de petites mèches, rebelles aux coiffures. Son teint était comme celui des roses de Bengale, ses traits comme ceux des anges; il avait une petite bouche ouverte, au-dessus d'un menton un peu rentrant qui lui donnait une naïveté adorable. D'ailleurs, le plus joyeux des innocents bébés, tout au bonheur nouveau d'exister, de respirer, de se mouvoir; plein de vie et de santé fraîche; potelé, musclé comme les Amours païens. Mais son charme surtout était dans ses yeux, de grands yeux bleus assez enfoncés sous l'arcade du front, des yeux de candeur, de confiance et aussi de continuel étonnement devant toutes les choses de ce monde...

A Paris, ce matin gris de décembre, dans une chambre d'hôtel quelconque, sans nouvelles depuis quatre jours, arrivant d'un voyage du Nord, j'ouvre au hasard une de mes lettres prises à la poste restante. -- Et elle commence ainsi: «Hier au soir, à huit heures, cet amour de petit Roger mourait dans d'affreuses souffrances.

Nous le pleurons tous, et Sylvestre fait une pitié profonde...»

... D'abord, je tourne sur place et je marche, vite, comme sous la poussée et l'exaspération d'une douleur physique... Ensuite, je reprends la lettre, pour continuer de savoir: c'est le croup, qui l'a emporté en quelques heures, au milieu de l'affolement de ceux qui le soignaient...

Je marche encore, détaillant sans savoir pourquoi les objets, les laideurs de cette chambre, repoussant du pied des choses qui m'entravent pour passer, -- le temps de bien comprendre l'inexorable réalité de ce que je viens de lire, et puis, tout à coup, un nuage, je n'y vois plus -- et je pleure...

L'idée ne m'était jamais venue que ce petit Roger pouvait mourir... Et puis, non, je ne croyais pas qu'il avait pris tant de place en moi, ce petit-là, je ne pouvais pas croire que je l'aimais tant !... Est-ce qu'on sait d'ailleurs pourquoi on aime tel petit être qui ne vous est rien, plutôt que tel autre qui vous touche de plus près: c'est quelque chose qui va des yeux dans les yeux, qui vient de la toute petite âme

candide et neuve, pour pénétrer doucement jusqu'au fond de la vôtre, lassée et morne...

Dans ce même courrier, une dépêche, qui attendait aussi depuis deux jours à la poste restante: «Je suis dans la peine. Notre petit Roger mort. SYLVESTRE.» Maintenant je regarde les dates. Tout cela est déjà d'avant-hier! Donc, on l'emportera au cimetière ce soir, et il est trop tard, je n'ai aucune possibilité d'arriver, aucun moyen humain de revoir la chère petite figure, même rigide et pâlie...

Roger Couëc, c'était le titre qu'il se donnait à lui-même quand on lui demandait: «Comment t'appelles-tu ?» (Couëc, une abréviation à lui du nom de son père, qui est un nom de Bretagne aux rudes consonances de granit.) Quand il prononçait ce Couëc, il était comique si gentiment, qu'on le lui faisait toujours redire -- et, de retrouver aujourd'hui ce pauvre petit mot enfantin, de le réentendre en souvenir, me fait mal affreusement.

Ici, à Paris, où je devais m'arrêter, j'avais mille choses à faire, tant de rendez-vous arrangés; des amis comptaient sur moi pour régler des questions importantes... Rien de tout cela n'existe plus; sans seulement m'inquiéter de les avertir, je veux au plus vite m'en aller, rentrer chez moi, dans ma maison où pourtant va manquer pour toujours cette petite fleur qui était Roger Couëc.

Mais je n'ai de train possible pour m'emmener que ce soir et, pendant tout un long jour désolé, il va falloir attendre dans cette chambre, ou bien errer dans les rues; au milieu d'ambiances indifférentes ou hostiles, être sombre et seul, en révolte outrée et sans espoir contre la cruauté stupide de la mort, qui ferme de tels petits yeux, qui fauche de tels petits anges pour les coucher dans son charnier...

«Je suis dans la peine. Notre petit Roger mort.» Tandis que les heures suivent leur marche lente, je fais comme une revue de cette existence de deux étés -- chaque instant qui vient, après la stupeur première, martelant en moi plus profondément la notion que c'est à tout jamais fini...

Oh! sa petite voix dans la cour de notre maison quand je passais devant le logis de ses parents et qu'il voulait me suivre: «*Messieu! messieu!*» (Pour lui, monsieur était mon nom.) Et ensuite son petit trotinement joyeux derrière moi, pour me rejoindre... Fini et glacé, tout cela!...

En souvenir, il me réapparaît surtout avec une certaine robe de molleton rose, qui fut son costume de tous les jours pendant cette fin de saison, et une cravate «La Vallière» blanche, brodée à chaque bout d'une fleur chinoise, qu'il portait généralement sans devant derrière, la rosette dans le dos, sous les petites mèches de ses cheveux jaunes... Mon Dieu, voici que cela me déchire le coeur à me faire pleurer encore, de penser à cette petite cravate tournée à rebours, retombant sur le dos de cette robe rose...

Il était très vif, ce petit Roger, et cependant il ne se mettait jamais dans de méchantes colères, comme tant d'autres enfants; quand on le contrariait, en l'empêchant d'aller patauger dans l'eau ou en lui retirant des mains quelque objet

qu'il aurait brisé, il jetait de grands cris et pleurait de grosses larmes; mais c'était du désespoir seulement, avec un air de dire: «Est-il possible qu'on soit si injuste pour moi ? est-il possible qu'il m'arrive des malheurs pareils?» Alors, il était si adorable qu'on lui cédait toujours. Et à présent, on donnerait des jours de la vie pour ne lui avoir jamais causé même ces petits chagrins-là.

Parfois, quand il croyait avoir quelque chose de bien important à faire et qu'on voulait l'arrêter au passage, il vous regardait avec un sérieux impayable, en vous repoussant du bras sans rien dire les sourcils froncés, et il continuait son chemin; - les chats, à certaines heures, affectent de ces gravités drôles et charmantes, quand ils se rendent empressés quelque part, trop occupés pour répondre à votre appel.

Il avait des yeux, ce Roger, des yeux qui n'étaient pas de la terre, qui souriaient d'habitude avec une petite joie confiante, mais qui, par instants furtifs, regardaient trop profond. Bien que tout en lui respirât la vie, l'insouciant bonheur de croître et de rire, il avait des yeux, quand on y repense, qui semblaient interroger, implorer, s'inquiéter de quelque lendemain noir...

Et ce sont ceux-là qu'elle va choisir, la vieille Faucheuse implacable et imbécile, pour les jeter dans ses trous de cimetière!...

Le lendemain 6 décembre, après une nuit de voyage, j'arrive chez moi, au lever d'un sinistre jour d'hiver. Dans ma chambre, je trouve le pauvre Sylvestre allumant mon feu. Avec des sanglots qui tout de suite lui viennent, il me dit cette simple et enfantine phrase, résumant tout: «J'ai perdu mon petit Roger.» Et là, dans cette chambre glacée encore, éclairée par un commencement de jour et par une lampe qu'on a oublié d'éteindre, il me raconte la fin de ce petit enfant que je pleure autant que lui...

Si inattendue et si brusque, cette agression de la Mort! Il a été étouffé, en pleine vie, luttant, tordant ses petites mains dans la souffrance... «Jusqu'au dernier moment, dit Sylvestre, il me tendait les bras pour que je le prenne, il s'accrochait à moi, il voulait se soulever, il ne voulait pas mourir...»

En écoutant les déchirantes choses qu'il me dit, je me rappelle tout à coup une scène de l'été passé: un soir, on était venu m'avertir que le petit Roger s'étouffait, et j'étais accouru chez ses parents. Là, je l'avais trouvé assis sur les genoux de sa mère, encore tout rouge, tout tremblant, des larmes sur les joues, et il avait serré mon doigt, dans sa petite main, puis m'avait regardé, les yeux froncés et implorants, avec un air de me dire: «Crois-tu, ce qui vient de m'arriver!... La peur que j'ai eue d'étouffer comme ça, si tu savais!...» Ce n'était rien de grave; tout simplement, il s'était enroué, comme il arrive aux bébés quelquefois. Mais, déjà, dans son regard, avait passé l'anxiété suprême, l'angoisse de se sentir si petit, si frêle encore devant l'inconnu des menaces sombres... Et, en me souvenant de cela, je me représente cruellement bien ce que devaient être la supplication et l'effroi de ce même regard, quand il tendait les bras à son père, «ne voulant pas mourir...»

L'habituelle et naïve confiance en notre protection, qui se lisait dans ses yeux, il semble que nous l'ayons trompée, en le laissant emporter ainsi par la vieille Faucheuse maudite. Son expression à certaines heures, revue si vivante dans ma

mémoire, me fait un mal que les mots humains ne peuvent pas dire... Et je crois que l'humilité aussi de sa condition ajoute je ne sais quoi de plus à cette douleur que j'ai de l'avoir perdu: je le pleurerais certainement moins, s'il avait été un petit prince.

-- Oh! il n'a pas été oublié, continue Sylvestre. Tout le monde du quartier est venu, -- et il a reçu tant de bouquets, tant de couronnes!...

D'ailleurs, la maison est en profond deuil de lui, la maison où ne s'entendra plus son petit rire, ni son pas menu, ni sa petite voix brusque et charmante.

Il est silencieux, notre déjeuner, ce matin de retour, et Sylvestre, qui reprend ses fonctions pour la première fois depuis les journées affreuses, a les yeux brûlés de larmes en nous servant.

C'est que, pendant tout ce dernier été, Roger venait souvent assister à nos repas, quand nous les prenions ici, dans la salle à manger intime. D'abord on l'entendait passer en trotinant dans la cour, au milieu des rangées de fleurs, très empressé d'arriver; puis, il paraissait à la porte, souriant et rose, hésitant un peu cependant, avec des yeux qui demandaient la permission d'entrer, comme si déjà, dans sa petite tête, il prenait conscience de n'en avoir pas tout à fait le droit. Alors, on disait: «Oui, entre, entre, Roger Couëc!» Et il entrait, en faisant le soldat: «Une! deux! Une! deux!» Et tout le temps du déjeuner, bien que ce ne fût pas très correct, il tournait entre les jambes de son père, l'entravant beaucoup dans son service. Puis, à l'instant du dessert, auprès de mon fils Samuel -- son aîné de trois ans, qui l'aimait comme sa plus belle poupée -- il s'enhardissait jusqu'à avancer son petit bec confiant pour recevoir une cerise ou une fraise.

Après déjeuner je m'en vais, sous un ciel gris, au fond de la maison, dans une seconde cour en contre-bas de la nôtre qui est celle des domestiques. Dans ce lieu ordinairement ensoleillé, où l'on descend par quelques marches, il m'était arrivé d'aller tant de fois, sous prétexte de voir à la serre, en réalité pour embrasser Roger Couëc, qui rôdait généralement par là, en robe rose et en cravate de soie chinoise.

Lui, sitôt qu'il m'apercevait, se dépêchait de venir, me prenait par la main pour que je l'emène avec moi, -- et, même les jours où je ne voulais pas de sa compagnie, c'était irrésistible, sa petite voix me rappelant son ardeur à me courir après: sur les marches, un peu hautes pour ses jambes, qui séparent les deux cours, il se mettait à quatre pattes, d'un air affairé, afin d'aller plus vite... Petit être éclos dans ma maison, comme, au printemps, il y naît des hirondelles, comme il y fleurit des roses sur les vieux murs, pour lui ces cours tapissées de branches vertes représentaient le monde! Quel mystère que ses petites notions sur la vie, que ses petites pensées -- retournées à présent au grand abîme noir!...

La première soirée, sur mon sinistre retour.

Chez moi, au-dessus de ma table à écrire, dans un cadre or et rose, -- rose comme était la robe, -- je viens de placer le portrait du petit Roger. C'est lui-même qui me l'avait donnée, cette photographie; un jour, on la lui avait mise dans les mains en lui disant: «Va porter ça à *Messieu*.» Et il était venu, d'un air intimidé

mais très fin, me présenter ce petit carton, tenu à deux mains avec une gaucherie exquise, comprenant que c'était sa propre image qu'il m'offrait là.

Maintenant, Sylvestre arrive, m'apportant lavée et repassée de frais, la petite cravate «La Vallière», que je lui ai demandé de me donner. «Je l'avais achetée en Chine, dit-il, du temps où j'étais matelot.» Au cadre du portrait, j'attache cette cravate, nouée avec une branche de fleurs blanches.

L'image, pour un temps, fixera encore cette figure d'ange, qui fut si éphémère, si vite évanouie dans la grande Ténèbre. L'image fera durer quelques années de plus le je ne sais quoi inexprimable de ce regard d'enfant.

Un jour de passé encore.

Au matin gris, en traversant la cour du fond, j'ai la pauvre, petite robe de molleton rose, qu'on avait lavée et qui séchait, suspendue sur une corde, les manches tombantes, et ballantes. Elle va devenir une chose pliée soigneusement, qu'on gardera -- jusqu'au jour où, dans des années plus lointaines personne ne se rappellera quel enfant l'avait portée...

Puis je suis entré, chez Sylvestre et j'ai revu là, bien rangés, et tristes sur une étagère, de modestes joujoux que je connaissais: son cheval de bois, sa grande chèvre, qu'il aimait tant, et son fusil pour faire le soldat...

Il avait aussi, je me souviens, un album d'oiseaux coloriés qu'il ne se lassait pas de voir; en tournant les feuillets, il les désignait l'un après l'autre du bout de son doigt levé et prononçait leur nom, toujours avec sa brusquerie comique. L'autruche, qui sait pourquoi? l'amusait le plus; il trépidait de joie et prenait un air de triomphe pour l'annoncer: «Truche!» dès qu'elle apparaissait.

Chaque infime et insignifiante chose qu'on se rappelle de lui à présent est pour faire souffrir.

Vers midi de ce même jour, un clair soleil perce les brumes du matin, resplendit bientôt au milieu du ciel vide. Avec Sylvestre en deuil, je chemine à travers le cimetière; dans ces allées, on dirait un temps d'avril.

La voici, la place où il dort, notre petit Roger; pas encore de tombe faite, mais l'impression, d'un enfouissement d'hier. Cependant, la terre fraîchement remuée, la terre grasse, l'affreuse terre disparaît sous un lit de fleurs: tous les bouquets qui avaient suivi le léger cercueil et qui se fanent à peine.

Donc, c'est là-dessous que la petite figure s'est à jamais cachée, là-dessous que s'est figé le candide petit sourire...

Encore un jour, et c'est le premier dimanche depuis qu'il n'est plus là. Un de ces beaux dimanche d'hiver qui s'éclairent d'un soleil trompeur, qui simulent les temps d'avril, mais qui s'éteignent si vite dans des soirs froids -- et qui sont peut-être les plus mélancoliques de toutes les journées.

C'est par de tels après-midi qu'on mettait à Roger Couëc sa belle robe, sa fourrure blanche, son beau chapeau, et que ses parents avaient la joie et l'orgueil de l'emmener à la promenade, où il était le plus rose et le plus joli de tous les bébés endimanchés de la ville.

Aujourd'hui, Sylvestre et sa femme, seuls ensemble, s'en sont allés au cimetière, lentement. Là sans doute, au pâle et trompeur soleil, ils se sont occupés à

arranger les bouquets blancs encore frais, sur la petite fosse, sur l'horrible terre. Et maintenant le jour baisse avec des frissons désolés; l'heure de rentrer vient, l'heure où l'on ramenait au logis l'amour de petit enfant, les joues rougies par le vent du dehors... Ce soir, ils rentreront seuls, les parents; c'est leur premier dimanche sans leur petit Roger; ils l'ont laissé là-bas, décoloré et froid sous la terre. Dans leur chambre, quand ils seront de retour, devant le feu qui s'allumera, la petite voix vive et le petit rire délicieux ne s'entendront pas. La robe et le beau chapeau des jours de fête, serrés dans l'armoire, sont devenus de pauvres reliques, que le temps va bientôt démoder et jaunir.

Et à la longue, ils s'accoutumeront à ne plus le voir, leur petit Roger, de même que je me déshabituerai, moi, d'écouter s'il passe dans la cour ou d'attendre, à la porte de la salle à manger, ses petites apparitions soudaines...

Ce jour où il est retombé sur son berceau, inerte après avoir tant souffert, après avoir tant imploré du secours avec ses bras tendus; oh! ce jour-là il était bien fauché à jamais et replongé au gouffre... Désagrégée et finie, cette combinaison d'atomes qui avait donné momentanément son petit sourire et l'expression de ses yeux. Au fond de nos mémoires, qui d'ailleurs se désagrègeront aussi, son image bientôt pâlera; même dans ce minuscule recoin du monde où s'était limitée sa vie de deux ans, on oubliera bientôt qu'il a passé; les choses, les existences, ici comme ailleurs, continueront leur marche. Et, dans le cours des innombrables destinées, dans la suite infinie des âges, sa disparition sera aussi négligeable et perdue que la mort d'une hirondelle ou que l'effeuillement d'une rose blanche sur nos murs... Mais pourtant, comment dire ma révolte amère, ma pitié infiniment tendre, au souvenir de la vaine supplication de ce petit regard qui s'épouvantait de sa fin! Comment dire le mal que j'ai de lui, avec, en plus, cette presque puérile angoisse de songer que le cher petit mort ne le saura même pas!...

VACANCES DE PAQUES

I

En ce temps-là tous les mois étaient longs, très longs -- et les années, presque infinies.

Les beaux mois de l'été et des vacances duraient délicieusement; quant à ceux de l'arrière-automne et de l'hiver, empoisonnés par les devoirs, les pensums, les froids et les pluies, ils se traînaient lamentables, avec de stagnantes lenteurs. L'année dont je vais parler ici, fut, je pense, la douzième que je vis sur la terre. Je la passai, hélas!, sous la férule du «Grand Singe-Noir», professeur de belles-lettres, au collège où je débutais sans le moindre brio... Aussi m'a-t-elle laissé des impressions qui, aujourd'hui encore, me sont pénibles et déprimantes pour peu que j'y concentre mon souvenir.

Et je me rappelle, comme si c'était d'hier, la mélancolie profonde et désolée de ce jour d'octobre qui fut, cette année-là, le dernier des vacances et la veille de la cruelle «rentrée des classes». J'étais revenu le matin même de passer un temps

enchanteur, un temps de liberté et de soleil, chez des cousins du Midi, et j'avais la tête pleine encore des images de là-bas: les joyeuses vendanges parmi les pampres rougis; les ascensions, sous des bois de chênes, vers de vieux châteaux fantastiques perchés sur des cimes; les vagabondages imprévus, avec une bande de petits amis dont j'étais le chef indiscuté... Quel changement, mon Dieu! Arriver ainsi dans ma maison -- cependant si aimée -- pour voir un été mourir et pour prendre demain une chaîne effroyable!...

Et ce jour-là précisément, sous un ciel tout à coup assombri, des frissons commençaient à passer, m'apportant ces tristesses de l'automne que, dans mon enfance, je ressentais avec une intensité si mystérieuse. De plus, le «Grand Singe-Noir» (de son vrai nom M. Cracheux), qu'il faudrait affronter dans quelques heures, je le connaissais d'aspect, pour l'avoir maintes fois aperçu, en passant avec ma bonne devant la porte morose du collège; depuis un an, je l'avais flairé, prévu, redouté, et mon dégoût très particulier pour sa personne aggravait encore mes terreurs de l'enfermement inévitable et prochain...

Cette dernière journée, je l'employai d'abord à mettre en ordre, dans mon musée d'enfant, les différents spécimens précieux que j'avais rapportés de mes courses méridionales: papillons extraordinaires, attrapés sur les foins de septembre; fossiles étonnants, découverts dans les grottes et les vallées. Et puis, seul dans ma chambre, je m'installai sur mon bureau -- où il faudrait, hélas! recommencer à travailler demain -- et j'entrepris une oeuvre qui m'occupa jusqu'au crépuscule: confectionner un calendrier à ma façon, duquel je déchirerais tous les soirs une page; préparer, pour les dix mois scolaires, dix petits paquets d'une trentaine de feuillets chacun, avec indication des dates et des jours, -- les jeudis et les dimanches, écrits avec des honneurs spéciaux sur papier rose.

Dans la rue, tandis que j'arrangeais cela, des ramoneurs savoyards passaient sous le ciel brumeux, avec leur plaintif appel qui s'entend chez nous à l'automne, comme le glas des beaux jours: «A ramounâ la cheminâ, du haut en ba-âs!» Et leurs pauvres voix lugubres me mettaient dans le coeur des angoisses infinies. Cependant ma besogne s'avancait; j'en arrivais au mois d'avril et au bienheureux jour de Pâques. Sur papier rose, bien entendu, ce jour-là, et inscrit avec des soins tout à fait tendres dans une guirlande de fleurs! Sur papier rose aussi, les dix jours suivants, qui seraient dix jours de vacances, une trêve délicieuse aux hostilités du «Grand-Singe...»

Quand ce fut terminé, j'ouvris l'armoire de mes jouets, pour clouer là, sur le devant d'une étagère, mes dix mois bien alignés, à commencer par ce sinistre octobre.

En clouant le mois d'avril, je regardais la petite liasse rose des vacances de Pâques, me disant avec un doute découragé: «Est-ce que vraiment il viendra jamais, ce temps qui est si loin de moi ?» Et, comme dans un rêve de chimérique avenir, je me voyais déchirant ces feuilles-là, sur la fin des journées plus longues et plus tièdes où le printemps serait dans l'air...

Le beau mois de mai eut son tour ensuite. Quand j'en arriverai là, me disais-je, l'heure de déchirer la feuille sera claire et charmante avec un ciel tout doré encore par les reflets du couchant, et j'entendrai dans la rue, sous des guirlandes accrochées aux fenêtres, les matelots, les jeunes filles, chanter, et danser les vieilles rondes de mai...

Et juin, quel charme de fleurs, de cerises et de soleil!... Et juillet: l'approche enfin des grandes vacances, l'approche de l'enivrant départ pour chez les cousins du Midi!...

Mais, au fond de quels lointains inaccessibles, ces temps-là m'apparaissent!...

II

Le joug du «Grand-Singe-Noir» fut une chose vraiment terrible, dépassant mes prévisions les plus pessimistes. Quel hiver languissant et pitoyable, mon Dieu, avec des mains toujours tachées d'encre, des devoirs jamais finis et, par suite, une conscience jamais en repos!... Même les jeudis, même les dimanches, il nous accablait, ce vieillard sans entrailles!... Et, pour distraire un peu mes petits camarades de chaîne, je peignais, avec du noir épais, en tête de mes cahiers que l'on se faisait passer en classe, d'énormes singes dans des attitudes variées, pérorant sur des livres classiques -- ou bien se grattant...

La race des «Grand-Singe-Noir», à notre époque, tend à disparaître. Mais il en existe encore au fond des provinces, et je voudrais, en passant, amener contre eux les petits souffre-douleur qui sont derniers en thème, leur prêcher à tous la révolte contre le fatras qu'on leur impose pour les abêtir et les étioler!...

Cependant, Pâques s'approchait, cahin-caha, et bientôt s'en iraient au vent les derniers feuillets qui masquaient la désirée petite liasse rose.

Mais Pâques était de très bonne heure cette année, et le printemps se faisait prier pour nous venir. Une crainte me prenait déjà que les jours sur papier rose ne fussent que des jours de pluie et d'hiver..

Le dimanche des Rameaux passa, presque sans soleil. Puis, le vendredi saint, voilé de gris, très morne, avec les coups de canon de deuil tirés toutes les demi-heures, dans l'arsenal de la marine, en mémoire de la mort du Christ.

Et enfin, le samedi survint, sombre lui aussi, mais amenant la clôture des cours du Grand-Singe, l'heure adorable de la liberté!...

Elle allait finir, cette dernière classe. Rien qu'un quart d'heure encore!... Et je ne tenais plus sur mon banc.

Plein de méfiance toujours, mon buvard à peine ouvert, j'écrivais en hâte mes adieux pour dix jours à mon ami André, le doyen et le plus homme de nous tous, qui avait, cette année-là, commencé de me prendre en affection, sans doute parce que j'étais au contraire le plus jeune et le plus notoirement enfant. (Nous ne nous voyions jamais qu'en classe, lui étant pensionnaire et moi externe; encore le Grand-Singe avait-il eu la noirceur de nous placer aux deux bouts de la salle, sous prétexte que nous causions trop, ce qui nous obligeait à nous écrire tout le temps, -- en une cryptographie égyptienne, sur des feuillets timbrés d'un singe à l'encre de chine, comme sceau de notre esclavage.)

Plus qu'un quart d'heure, avant le soupir de soulagement final! Les pieds me brûlaient... Je sentais dans mes jambes comme une démangeaison de sauter par la fenêtre...

-- Messieurs, dit tout à coup le Grand-Singe, écrivez maintenant le devoir de vacances que vous aurez à me rapporter de mercredi en huit, à la classe de rentrée.

Un devoir de vacances! Horreur!! Trahison! Quel vieillard impitoyable! Nous nous regardions tous, les uns consternés, les autres révoltés et frondeurs. C'était une narration latine!... Et moi qui ne pouvais déjà pas me tirer des narrations françaises, moi qui restais court sur tous les sujets du Grand-Singe! J'écrivis, la rage au coeur, d'une écriture volontairement gauche et malpropre. Il était d'ailleurs inepte, son canevas: Dans un jardin embaumé, où soufflaient des zéphirs printaniers, un enfant téméraire s'amusait, malgré la défense de son précepteur, à taquiner les abeilles qui butinaient sur les corolles fraîchement écloses... (De temps à autre, des points de suspension, pour indiquer le lieu des développements à introduire.) Finalement le jeune indiscipliné en venait à enfermer, avec le pouce et l'index, l'une de ces intéressantes travailleuses dans le calice d'une campanule...

-- Et l'insecte en fureur, dictait le vieux, et l'insecte en fureur, de se débattre...» (remarquez l'infinitif de mouvement) et de piquer les doigts de son lâche persécuteur. (Ceci, messieurs, est la moralité.) Un point, c'est tout. En m'en allant chez lui, je me répétais cette phrase: «Et l'insecte en fureur...» qui, je ne sais pourquoi, m'exaspérait d'une façon particulière. Et, à l'adresse du Singe Noir, j'ajoutais, avec un grincement de dents: «Vieux sale moineau, va!» Tout est convention en ce monde, et «sale moineau» représentait, en style collégien de cette époque, une injure absolument accablante.

Le jour de Pâques, grand 'carillon des cloches d'églises. Dès le matin, dans les rues, mouvement de la foule endimanchée. Suivant un vieil usage, les bonnes gens avaient arboré, pour la première fois de la saison, des costumes de couleur claire, des chapeaux de paille. Mais le ciel restait sombre, le soleil boudeur -- et c'était plus triste de les voir tous, dans cet attirail de printemps, marcher vite, avec des airs gelés, en baissant, la tête sous le vent du nord. En vérité, les avrils ne devraient jamais apporter de déceptions aux enfants qui les ont attendus avec tant de confiance et de ferveur, durant les trois mois interminables de l'hiver...

A partir du lendemain lundi, on exigea que je me misse au travail pendant une heure tous les matins, pour confectionner ce devoir de vacances, pensant bien qu'au bout de deux ou trois jours j'en aurais le coeur net et les mains lavées. Et docilement je restais dans ma chambre tout le temps voulu, accoudé à mon bureau, avec de l'encre plein les doigts. Mais ça *ne venait* pas, non... «Et l'insecte en fureur, de se débattre...» Mon inspiration demeurait nulle... J'avais l'idée ailleurs, décidément; j'avais l'idée au printemps qui se refusait à paraître, l'idée à courir dehors malgré les averses et les rafales. Et mon coeur s'angoissait de plus en plus à voir se consumer si tristement et si vite les précieuses journées inscrites sur papier rose...

III

Ils fuyaient mes jours de vacances, endeuillés tous par la même pluie froide, par le même ciel noir.

Et je n'en avais plus que cinq devant moi -- quand, le vendredi, ma petite amie Jeanne vint avec sa mère m'inviter à passer la journée en sa fine compagnie, dans un jardin qu'elle possédait en dehors des remparts de la ville... Oh! joie inespérée!...Et précisément il faisait presque beau, plus d'averses, rien que de violentes alternatives de soleil et d'ombre.

Après une semaine d'enfermement sous la pluie, ce fut une surprise délicieusement troublante que de rencontrer dans ce jardin le printemps dont j'avais douté. Elles étaient là tout de même, épanouies à profusion, les jacinthes roses, les anémones trop rouges, les anémones trop violettes, et les touffes de giroflées communes, d'un jaune d'or si magnifique strié de brun ardent; elles éclataient en couleurs excessives, sous un ciel incertain, où couraient de gros nuages encore chargés d'obscurité et d'hiver. Et un charme indéfini se dégageait pour moi de la présence de toutes ces fleurs, malgré ces frissons de vent et ces menaces de giboulées...

Pendant le retour -- forcément mélancolique, parce que la promenade était finie, parce que je voyais de nouveau poindre pour demain matin la narration latine avec *l'insecte en fureur* -- j'insinuai à l'oreille de ma petite amie de venir me chercher encore une fois avant la rentrée si prochaine, ce qu'elle voulut bien me promettre.

IV

Oh! misère! il faudrait déchirer ce soir le dernier feuillet des jours en papier rose!... Et j'étais là, après le déjeuner, peinant sur cette composition latine, guère plus avancée qu'au lundi de Pâques, lorsqu'on m'avertit que la petite Jeanne m'attendait en bas pour m'emmener dans son jardin du faubourg.

Mais mon père survint, qui regarda mon cahier, avec consternation et s'opposa à la promenade:

-- Qu'il finisse d'abord sa narration, dit-il; après, il ira la rejoindre.

Mon Dieu!...Et c'était le dernier jour!... A l'idée de manquer cette occasion, qui ne s'offrirait plus, de passer une après-midi avec Jeanne, dans son grand jardin pourtant si triste, je me sentais en révolte et en désespoir.

Donc, je m'y attelai avec rage, à ce canevas; j'y introduisis des zéphirs, des papillons, des roses purpurines et des fleurs d'un rouge punique. Puis, j'en arrivai à la phrase presque finale: «Et l'insecte en fureur...» *Se débattre*, dans mon gros dictionnaire latin, ça se disait: *Jactare corpus (jeter son corps de côté et d'autre.)* L'expression me paraissant bien énorme pour une abeille, j'ajoutai à corpus l'ingénieuse épithète: *tenue (tênu)*, et, pour maintenir l'insidieux infinitif de mouvement, j'écrivis: *tenue corpus jactare, furens.*

Ouf! c'était fini! Vite ma bonne, pour me conduire là-bas, -- car, à ma grande humiliation, je n'étais pas encore jugé d'âge à sortir seul. -- Vite, faire ma toilette,

laver mes mains noircies jusqu'au coude, et en route pour ce jardin, où Jeanne m'attendait, parmi l'or des giroflées et le rouge punique des anémones. Vite, vite, car il était tard, et le soleil baissait, le soleil de mon dernier jour! ...

Hélas, au sortir des portes du rempart, dans une allée d'ormeaux qui mène vers la banlieue tranquille, je vis Jeanne qui s'en revenait avec sa mère:

-- C'est à cette heure-ci que tu arrives! me dit-elle d'un petit ton d'ironie. C'est que, tu sais, nous rentrons, nous autres!

Alors, à cette tombée froide du jour, devant la certitude de ne plus revoir, cette année, à cette même saison changeante de printemps, ce grand jardin enclos de murs gris, et ces premières fleurs frileuses, éclatantes de nuances trop vives sous le soleil incertain, il me prit un de ces regrets désolés, une de ces tristesses tout à fait insondables et sans explication possible, dont ma vie d'enfant était tissée -- surtout aux heures où s'allongeaient les ombres des soirs.

V

Le lendemain matin, devant nos figures mornes alignées sur les bancs, le Grand-Singe pontifiait en lisant nos produits de Pâques.

Mon tour arriva d'être lu à haute voix par lui... Et, qui s'en serait douté: c'était réussi, paraît-il, ce que j'avais fait!... Même, quand il en vint à la phrase: *Tenue corpus jactare, furens*, il s'écria d'une petite voix flûtée et grotesque:

-- Oh! que c'est bon, ça!

Eh bien! c'était complet par exemple! Avoir enfanté une chose dont se délectait ce vieux singe! ... Tout confus, je cherchai des yeux mon ami André, dans l'inquiétude de ce qu'il allait penser de moi. -- Il m'adressa de loin une petite moue, en baissant la tête et en avançant les lèvres, comme pour me faire honte. Mais son sourire, quoique moqueur, restait bienveillant et affectueux: je compris qu'il ne m'en voulait pas trop d'avoir fait quelque chose d'aussi bien que ça, -- et alors, je me sentis consolé, un peu.

INSTANT DE RECUEILLEMENT

Hendaye, 22 novembre 1892

A certaines heures, longuement amenées, spéciales et rares, le caractère des pays tout à coup se dégage pour nous de l'uniforme banalité moderne. Sous nos yeux, une âme sort du sol, des arbres, des mille choses: l'âme antique des races, qui dormait, affaiblie par le grand mélange universel, et qui, pour un instant s'éveille et plane...

Aujourd'hui 22 novembre, tandis que je suis là seul, à ce point extrême où finit la France, assis sur ma terrasse qui regarde l'Espagne, l'âme du pays basque pour la première fois m'apparaît.

Nos contrées d'Europe, hélas! de plus en plus se ressemblent toutes. Ainsi, depuis un an je l'habitais, cette *Euscalerria*, sans y avoir découvert rien de bien particulier, sans m'être aucunement aperçu que je m'y attachais.

Mais sans doute un lent travail s'était fait en moi-même, une lente pénétration par des effluves basques, et j'avais été préparé insensiblement à comprendre et à aimer.

Aujourd'hui, c'est le jour de *l'Adoration perpétuelle*, et les vieilles églises d'alentour, tant espagnoles que françaises, sont plus remplies encore de cierges qui brûlent et de coeurs naïfs qui prient. Il fait idéalement beau; sur la Bidassoa, sur les Pyrénées, sur la mer, partout règne le même calme infini. L'air immobile est tiède comme en mai, avec pourtant cette insaisissable mélancolie de l'arrière-automne, indiquant à elle seule que l'année s'en va.

La mer, au loin, luit comme une bande de nacre bleue. Il y a des teintes méridionales, presque africaines, sur les montagnes qui se découpent au ciel avec une netteté absolue, et qui sont vaporeuses cependant, noyées dans je ne sais quoi de diaphane et de doré. La Bidassoa, à mes pieds, inerte et lisse, reflète et renverse avec une précision de miroir le vieux Fontarabie d'en face, son église, son château fort, roussis par des centaines d'étés; reflète et renverse toutes les arides montagnes avec leurs moindres plis et leurs moindres ombres, même leurs plus petites maisonnettes, çà et là éparses, blanches de chaux sur ces grands fonds roux. Là-haut en l'air, ou bien en bas tout au fond du miroir trompeur, les plus lointaines cimes ont une pureté égale. L'immobilité des choses et l'éclat lumineux des teintes donnent à cette côte espagnole un peu de la tristesse ensoleillée du Maroc; aujourd'hui, du reste, on sent l'Afrique presque voisine, -- comme si les limpidités de l'atmosphère, qui atténuent les distances visibles, avaient eu le pouvoir aussi de la rapprocher de nous.

Et ce grand calme silencieux de tout, cette tranquillité inaltérée de l'air, cette immobilité des lumières douces et des grandes ombres nettes, me donnent d'abord l'impression d'un temps d'arrêt dans le mouvement vertigineux des siècles, d'une réflexion, d'une immense attente, -- ou plutôt d'un regard de mélancolie jeté sur le passé, sur l'antérieur des soleils, des êtres, des races, des religions...

Et, dans le vide sonore, de temps à autre tintent les antiques cloches d'église, appelant, mieux les hommes aux cultes défunts, pendant ces recueils étranges; Fontarabie, Hendaye, les couvents de moines, sonnent, sonnent, appellent, avec les mêmes timbres vieillis, les mêmes voix qu'aux siècles d'avant. Sur la Bidassoa, des barques d'allure lente, passent d'une rive à l'autre, traînant après elles de longues rides alanguies, dérangeant par places les images renversées de Fontarabie et des brunes montagnes. Des marins et des contrebandiers qui les montent -- figures rudes, imberbes à la mode basque, têtes coiffées du traditionnel béret noir -- causent en leur langue tant de fois millénaire, ou bien chantent, en fausset nasillard, comme les Arabes, les airs des ancêtres. Et, dans les sentiers d'alentour reflouris par ce merveilleux automne, entre les haies garnies comme au printemps d'églantines, de troènes et de chèvrefeuilles, les femmes et les jeunes filles se promènent, allant d'une église à l'autre, vêtues surtout de noir, l'épaisse mantille noire abaissée sur le front, comme c'est l'usage ici quand on va prier pour soi-même ou pour les êtres évanouis dans la terre des cimetières...

Alors, tout à coup, tandis que je suis là seul devant ce décor que semble endormir le morne soleil, écoutant sonner les vieilles cloches on vibrer dans le lointain les vieilles chansons, je prends conscience de tout ce que ce pays a gardé au fond de lui-même de particulier et d'absolument distinct. De l'ensemble des choses et des êtres ambiants se dégage, aux yeux de mon esprit, comme une essence vivante; pour la première fois, je sens *exister* ici un je ne sais quoi à part, mystérieux, -- destructible, hélas! mais encore imprégnant tout et s'exhalant de tout, -- sans doute, l'âme finissante du pays basque...

Cependant voici que, là-bas derrière moi, quelque chose de laid, de noirâtre, de tapageur, d'idiotement empressé, passe, vite, vite, ébranle la terre, trouble ce calme délicieux par des sifflés et des bruits de ferraille: le chemin de fer!... Le chemin de fer, plus niveleur que le temps, propageant la basse camelote de l'industrie et des idées modernes, déversant chaque jour, ici comme ailleurs, de la banalité et des imbéciles.

A LOYOLA

I

Mercredi 25 octobre 1892

Vers le soir, au baisser du soleil, l'express de Saint-Sébastien à Madrid nous dépose, mon compagnon basque et moi, dans une ville appelée Zumarraga, où il nous faut séjourner une heure, en attendant la voiture que l'on prépare pour nous mener au pays de saint Ignace.

Temps tiède de l'automne méridional, avec partout la mélancolie des feuilles rousses. Inévitablement cela est triste, d'être à errer, à la tombée d'un crépuscule d'octobre, dans une toute petite ville isolée, inconnue, très vieille, où se parle une incompréhensible langue, et que de hautes montagnes entourent...

Nous errons sans but. A une fenêtre, dans une étroite rue noire, un pauvre perroquet du Brésil cause tout seul:

-- Je parie que, lui aussi, parle basque, dis-je à mon compagnon de voyage.

-- Oh! c'est probable! répond-il -- et il écoute:

-- Oui, en effet, continue-t-il en riant, je l'entends dire *Jacquo ederra!* (Jacquot joli!)

Pour la dixième fois, nous voici revenus à la place de l'Eglise. Une grande place carrée, que bordent des maisons vieilles, à l'abandon, en ruine, avec des toits saillants aux balcons sculptés et des blasons sur les murs. L'église, qui forme une des faces de ce lieu, est d'un brun rougeâtre, lézardée, effritée par le temps. Et alentour, pour enfermer tout cela, de hautes montagnes abruptes, des mêmes pierres et du même rouge que l'église, montent dans le ciel d'octobre qui s'éteint. Sur cette place, il y a une fontaine de marbre, où des jeunes filles viennent de temps à autre puiser. Il y a aussi une statue neuve, dont le marbre se détache très blanc sur le fond sombre des autres choses: un vieillard à tête d'illuminé qui tient une guitare, l'étrange Yparraguire, qui fut musicien ambulancier, compositeur de chants patriotiques séditionnaires et de chants d'amour. Une inscription, en cette langue millénaire que les étrangers ne réussissent jamais à bien entendre, indique que

c'est là un hommage du pays basque au dernier de ses bardes. Vraiment il est encore spécial, encore lui-même, ce peuple euscarrien: ni la France ni l'Espagne n'ont réussi, après tant de siècles, à se l'assimiler complètement...

Dans le lointain, une flûte criarde commence à gémir, et un tambourin l'accompagne sur un rythme saccadé un peu arabe. Cela se rapproche; c'est une noce qui nous arrive, oh! une bien humble petite noce, défilant très vite, courant presque, au son de cette musique.

Sur la place, le petit cortège s'arrête, pour danser, dans les envolées de feuilles mortes que le vent soulève. Ils sont une quinzaine en tout, et il n'y a d'abord que nous deux pour les regarder. La mariée, très jeune et jolie, est la seule qui porte un costume au goût du jour, les manches à gigot et la jupe 1830 qui sont la dernière création de 1892. Le tambourin et la flûte leur jouent un air rapide et sauvage, un de ces airs basques à cinq temps qui déconcertent toutes nos notions sur les rythmes, et ils commencent tous ensemble une danse extrêmement compliquée, mêlée de sauts et de cris, -- une très vieille danse dont la tradition sera bientôt perdue.

Deux ou trois filles arrivent, avec des cruches sur la tête, pour puiser à la fontaine; alors le marié, -- qui a une figure de dix-huit ans, -- s'en va les inviter à danser aussi. Des enfants accourent, quelques oisifs s'approchent, un petit rassemblement se forme, rendant moins triste cette fête de pauvres gens, à cette tombée de nuit, au milieu de ce cadre désolé.

Et, dans la rue, des paysans, pour regarder aussi, arrêtent leurs lourds chariots à boeufs qui passaient, en roulant bruyamment sur des disques de bois plein, comme des chars antiques.

A cinq heures, on nous amène là notre voiture, qui est cependant prête: une espèce de cabriolet, à capote de toile cirée, avec deux chevaux attelés en flèche qui ont au cou une quantité considérable de clochettes.

Tout de suite nous sommes dans la campagne, et bientôt dans la nuit noire, -- nuit tiède comme en été. Une heure et demie de route, grand train, dans des vallées, dans des gorges sinueuses, longeant des torrents que nous ne voyons pas, mais que nous entendons bruire malgré nos clochettes tout le temps agitées. Un vent du midi, très doux, nous jette sans cesse des feuilles mortes au visage.

On nous arrête enfin devant les porches d'une *fonda* monumentale. Nous sommes arrivés. De l'autre côté de la route, l'immense couvent de Saint-Ignace surgit, -- masse obscure dans de l'obscurité. Aucune maison aux alentours; la *fonda* et le couvent, à Loyola il n'y a pas autre chose.

La *fonda* est très ancienne, avec des escaliers et des rampes de fer forgé comme dans un palais. Ainsi que dans toutes les auberges d'Espagne, on y sent dès l'entrée l'âcre odeur des mets et de l'huile. Les gens n'y comprennent ni le français ni l'espagnol, rien que la langue de la patrie, le basque. A table, il n'y a qu'un vieux prêtre et nous; mais dernièrement, paraît-il, quand on a élu le nouveau général des Jésuites, toutes les grandes salles étaient pleines; il y avait des voyageurs venus de partout, même du fond de la Pologne et de la Russie.

La *fonda* est presque un lieu saint; des images de piété sont accrochées à tous les murs, et, le long des escaliers, des écriteaux défendent aux personnes qui montent «de jurer ou de blasphémer».

II

Jeudi 26 octobre.

A Loyola, quand j'ouvre les yeux, je vois filtrer à travers mes contrevents de longs rayons de lumière. La grande chambre où j'ai couché est blanchie à la chaux, très nue, presque vide, avec des images de saints et des bénitiers accrochés aux murs. Toute la nuit, j'ai entendu sonner au couvent des cloches singulièrement argentines et bruire dans la campagne les eaux d'un torrent. Ce matin, c'est la voix d'une servante de la *fonda* qui me réveille, en chantant dans l'escalier un air basque à *cinq temps*, un air de cet Yparraguire dont j'ai vu hier la statue à Zumarraga, sur la petite place triste.

J'ouvre mes fenêtres au clair soleil. C'est le merveilleux matin d'un octobre méridional. Sans ces teintes rouges et dorées des arbres, sans ces feuilles mortes sur l'herbe, on dirait la chaude splendeur d'août. Le site est très particulier, admirablement choisi: une petite plaine unie, -- la seule qu'on trouverait à bien des lieues à la ronde dans ce recoin tourmenté du pays basque; une plaine fertile comme un jardin, traversée par un frais torrent, et mystérieusement murée, presque surplombée par des hautes montagnes sauvages, qui la séparent du reste du monde. Le torrent fait son bruit léger dans le silence d'alentour et un calme pastoral plane sur toute cette région exquise.

Cependant le couvent de Saint-Ignace, nid des Jésuites, est là devant moi, qui trône en maître souverain, immense et superbe dans cet isolement. Il forme une masse imposante, grise et morne, d'un aspect très spécial, d'une magnificence très surprenante, au milieu de ce pays si perdu, resté si humble et si primitif. La chapelle est au centre de la grande façade, qui lui fait de chaque côté comme deux ailes un peu sinistres; son dôme s'élève dans des proportions grandioses de basilique; son péristyle s'avance en rotonde somptueuse, tout en marbre, porche et piliers de marbre noir blasonnés de marbre blanc; l'escalier de marbre qui y mène est monumental, compliqué, orné de lions et de statues. Et, en avant, rien que des parterres de chrysanthèmes, des allées paisibles taillées en charmille d'autrefois; détail étrange, aucune défense, même aucune clôture; tout de suite après, la campagne, les champs, les sentiers où des paysans passent.

De sombres pensées s'associent d'elles-mêmes à ce nid du Jésuitisme et de l'Inquisition; en regardant ce couvent de Loyola, dont le nom seul a je ne sais quoi d'oppressant, on ne peut se tenir de songer à tant de cruelles et implacables choses, qui jadis furent décrétées à voix basse derrière ces murs -- et puis exécutées, au près ou au loin, toujours dans l'ombre et sans merci. Cet immense et opulent édifice, avec son architecture lourde, son air dominateur, caché dans ces montagnes, a bien la physionomie qui convient à la grande Jésuitière originelle. Cependant ces alentours si confiants, ces jardins ouverts à tout le monde, ces fleurs qu'une simple haie ne défend même pas, donnent déjà à l'ensemble un abord hospitalier que l'on n'avait pas prévu. La règle de cet ordre est certes la plus étonnante déformation du christianisme qui jamais soit sortie des cerveaux humains, et, autant il y a de douceur persistante, de douceur quand

même autour du nom de Jésus, autant ce mot de Jésuite, qui en dérive, reste inquiétant, glacial et dur...

Au milieu même des allées en charmille, familièrement circulent des laboureurs. Des chars à boeufs passent aussi, de ces chars dont les roues en bois plein, à la mode romaine, font ce gémissement particulier qu'on entend sur toutes les routes du pays basque; ils sont remplis à déborder de pommes à cidre, rouges ou dorées, qui laissent dans l'air tiède des traînées de senteurs; ils sont menés par des paysans quelconques, qui chantent, sans se gêner, sous les hautes fenêtres grises, les chansons joyeuses du vieux temps. Vraiment, autour de la Jésuitière, tout a un aspect de bien-être, d'abondance, de paix, de sécurité profonde.

Nous quittons la *fonda* pour descendre, au gai soleil, nous promener dans les parterres du couvent morose. Voici qu'une des portes s'ouvre: c'était celle de l'école, à ce qu'il paraît, car une trentaine de petits garçons s'en échappent, sautillant, criant, et un vieux bonhomme, en robe noire de l'ordre, se hâte de fermer au-dessus de leurs têtes les contrevents du premier étage -- afin de leur permettre de jouer au traditionnel jeu basque, à la *pelote au mur*, sans risquer de casser des vitres. Ils jouent quelques minutes, les petits, leur gaîté enfantine détonnant très gentiment auprès de ces murailles sombres; ensuite, ils se dispersent dans la campagne, et le silence revient, le grand silence des champs; plus personne ne passe; aux approches de midi, un soleil de plus en plus chaud éclaire les parterres de chrysanthèmes et les pompeux escaliers de marbre.

Tandis que je monte à cette chapelle par ces belles rampes solitaires, admirant ces somptueux portiques, ce site incomparable et ce ciel bleu, j'éprouve bien, tout au fond de moi-même, une répulsion instinctive, peut-être une vieille rancune de huguenot, en face de cette Compagnie de Jésus. Ce n'est pas que j'ajoute foi, bien entendu, à tout le mal dont certains passionnés l'accusent, -- et, d'ailleurs, qu'importerait qu'elle eût commis des crimes: une institution humaine ne doit être jugée que d'après la quantité d'enthousiasme qu'elle a suscité dans les âmes, d'après la quantité de consolation ou d'illusion berçante qu'elle a su répandre sur le monde... Mais cette Compagnie de Jésus, qui ne sait qu'anéantir ceux qu'elle engouffre dans son sein sévère, non, je la trouve incompréhensible et inquiétante, avec l'impersonnalité farouche qui en est la base; je la trouve un peu terrible aussi, avec sa puissance presque sans bornes, aux agissements toujours ténébreux...

Les grandes portes de la chapelle, sculptées luxueusement du haut en bas et garnies d'ornements de cuivre, sont si bien frottées, si bien vernies, qu'elles brillent, malgré leur vieillesse, d'un éclat neuf. Aucune église n'a des portes entretenues avec un soin pareil. Dès l'abord on en reçoit une impression de *richesse*, de *persistance* et de *durée*.

Personne... Nous essayons de pousser doucement un des battements sculptés, qui cède et s'ouvre; il semble même qu'il n'y ait rien pour le tenir fermé. Et alors la splendeur du dedans nous apparaît.

Une immense église ronde. Au milieu, une colonnade circulaire, massive, puissante, en marbre presque noir rehaussé de très minces filets d'or, soutenant un dôme d'une couleur beaucoup plus claire, tout de marbre gris et de marbre rose. Il est décoré, ce dôme, par une série de gigantesques blasons de marbre, gris et or, rangés en cercle. Chacun de ces blasons est posé sur un manteau royal, également en marbre, dont les plis semblent retomber; le dessus des manteaux

est de marbre rose très pâle, et le dedans -- la doublure, si l'on peut dire -- est de marbre rose très vif; l'ensemble a un brillant de porcelaine. Et, au-dessus de chacune des colonnes noires qui soutiennent le dôme rose, est posée une statue blanche, se détachant sur les beaux manteaux éployés; toute une compagnie de personnages, d'une neigeuse blancheur, est là-haut, alignée en rond, dans des attitudes de recueillement et de prière.

Au fond de l'église, face à l'entrée, est la merveille du sanctuaire, le maître-autel, entièrement fait d'agate brune, avec mosaïques en pierres rares de différentes couleurs où le blanc domine. Autour de ses grandes colonnes torsées en agathe, s'enroulent comme des spirales de ruban les mosaïques prodigieuses. Tout son ensemble, d'un poli irréprochable, brille comme l'intérieur des coquilles marines. Au milieu, pose une statue de saint Ignace, de taille humaine, en argent repoussé et ciselé.

Autour de la rotonde centrale, dans les bas-côtés qui sont de marbre brun et de marbre gris, les différents autels secondaires sont ornés de statues presque toutes remarquables, dont les vêtements dorés ont cet éclat particulier que prend l'or sur le marbre.

Nulle part aucune surcharge; partout une sobriété sévère dans la magnificence; partout les teintes naturelles et le poli des marbres sombres; l'or employé avec une discrétion extrême, en filets légers, en minces broderies sur les robes des saints et des saintes; mais toujours de l'or vif, bruni, étincelant.

Et ce lieu tout entier est maintenu dans une fraîcheur presque neuve, -- sous laquelle pourtant, se devine la vieillesse des choses. Tout ici est brillant et sans trace de poussière, même les dalles sonores sur lesquelles nous marchons. Pas une église au monde ne saurait témoigner d'un entretien pareil, et ce soin excessif donne à lui seul la mesure de l'opulence de la Compagnie.

Toujours personne. Nous sommes en entrés, sans qu'on ait pris garde à nous, par une porte continuellement ouverte. Ce silence, cette solitude, dans cette splendeur qui semble à peine religieuse, et l'apparition soudaine de ce lieu au sortir des campagnes environnantes, tout cela, par ce tranquille matin, est pour faire songer aux palais enchantés qui, sous le coup des baguettes magiques, peuvent s'évanouir...

D'une façon générale, je les trouve bien étranges, bien inexplicables au point de vue purement humain, ces magnificences des couvents et des églises, qui ont coûté la fortune de milliers d'êtres différents, et qui sont impersonnelles, dont les créateurs n'ont même pas joui plus que le voyageur de hasard qui, des centaines d'années après, vient à passer...

Après la chapelle, nous voudrions visiter l'intérieur du cloître, et, revenus dans le parterre de chrysanthèmes, nous demandons à des paysans, qui sont là, comment faire, où frapper, par où entrer.

-- Oh! disent-ils, par où vous voudrez, toutes les portes sont bonnes, puisqu'on laisse entrer partout.

Et ils poussent la première porte venue, qui s'ouvre devant nous toute grande. Un peu hésitants, nous montons, toujours sans rencontrer personne, jusqu'à un deuxième étage, -- et là nous apparaît une salle étonnante, qui ressemble à quelque petite pagode asiatique ou bien à la chambre d'une fée.

Extraordinairement basse de plafond, elle a d'énormes solives que l'on toucherait de la main et dont chacune est une guirlande de feuilles d'acanthé précieusement dorées. Toutes ces solives qui se répètent, également magnifiques, extravagantes de surcharge ornementale, jusqu'au fond de ce lieu étrange, forment dans leur ensemble comme une tonnelle de feuillages d'or. Et cette salle est coupée en deux par un grillage d'or, au delà duquel sont allumées, devant des reliquaires d'or, deux lampes religieuses dans des globes semblables à des fleurs roses. Tout est brillant, de cet inimitable éclat doux des ors plus épais d'autrefois, et une exquise odeur d'encens remplit l'air...

Cependant, voici que, dans une porte, un petit judas s'entre-bâille, par lequel deux yeux nous regardent; puis cette porte s'ouvre, et un jeune homme de dix-huit à vingt ans, au charmant visage, en robe noire de Jésuite, un plumeau sous le bras, un balai à la main, nous fait signe d'entrer, en souriant.

Il est dans une vieille chambre somptueuse, tendue de brocart rouge, dont les meubles sont d'or et de marqueterie de marbre, et il s'occupe à épousseter là des reliquaires

Il nous demande si nous sommes français. Mon compagnon de voyage, qui croit deviner en lui un homme de sa race, répond en euscarrien.

- Ah! oui, reprend le frère; vous êtes des Français, mais des Français-Euscaldunac! (des Français-Basques!)

Il semble sous-entendre: «Alors, vous l'êtes si peu, français! Dites donc plutôt que nous sommes compatriotes!» et il devient plus accueillant encore.

Il nous explique que c'est ici la propre chambre d'Ignace de Loyola, dont l'entretien est confié à ses soins. Ces os, aujourd'hui incrustés de pierreries, et ces vieilles étoffes qui remplissent les reliquaires, sont les débris de la personne et des vêtements du grand saint.

Si nous voulons visiter le couvent, nous dit-il, -- toujours avec cette même absolue confiance qui semble être ici dans l'air, -- nous n'avons qu'à redescendre au rez-de-chaussée, tourner à droite, puis à gauche, frapper à la deuxième porte; nous trouverons là des pères qui se feront un plaisir de nous promener partout.

Nous allons donc frapper à la porte indiquée. Un frère portier, après nous avoir regardés par un judas, nous ouvre, en souriant, lui aussi, comme le jeune frère basque d'en haut.

Il nous introduit dans un grand parloir clair. Certainement, dit-il, on nous fera visiter tout ce que nous désirerons. On va même nous choisir pour guide un père français, si nous voulons bien prendre la peine de nous asseoir et d'attendre un moment. Impossible de souhaiter maison plus hospitalière, hôtes plus aimables. Il arrive bientôt, la main tendue, le père désigné pour nous conduire. Sa figure est bonne et franche; ses yeux regardent bien en face; rien de ce qu'on est convenu d'appeler l'air Jésuite. Il est cordial, et gai.

Le couvent, où il nous promène sans fin, est immense; un vrai labyrinthe, dans lequel, dit-il, les jeunes novices souvent perdent leur chemin. Avec ses murs blancs et sa nudité, il ressemble à tous les couvents possibles. Ses interminables couloirs sont bordés de petites cellules qui regardent la tranquille et sauvage campagne d'alentour; sur chacune d'elles, en haut de la porte, est écrit le nom du père qui l'habite. Beaucoup de noms français, des noms anglais, des noms russes: la Compagnie de Jésus étend partout sa puissante main cachée.

Mais la merveille du lieu, c'est le vieux château féodal de Saint-Ignace -- où le hasard nous avait fait entrer d'abord. C'est un de ces petits nids de vautour, du moyen âge espagnol, aux murs archaïques faits de pierres et de briques rouges bizarrement agencées. Il est englobé, serti comme un joyau précieux, dans l'immense et redoutable couvent issu de lui; on le respecte si religieusement que, dans les salles à lui adossées, quelle qu'en soit la décoration intérieure, on a laissé en pierres brutes, tels quels, tout de travers parfois, les pans de muraille qui lui appartiennent. Sa vieillesse extrême fait paraître presque jeunes les constructions déjà si âgées qui l'entourent; sa petitesse paraît plus étonnante au milieu de ce monastère de proportions gigantesques: on dirait un joujou, un château fort construit jadis pour des enfants. Des lampes sacrées et des parfums y brûlent nuit et jour partout. Les Jésuites, qui se sont succédé là depuis des siècles, ont pris en sainte tâche de l'orner du haut en bas; il y a des chapelles et des dorures jusque dans ses petites écuries. La salle, plafonnée de feuillages d'or comme une pagode, que nous avons vue en arrivant, est l'ancienne salle d'honneur du château, -- fort modeste autrefois sans doute, -- dont on a respecté les grosses solives basses, en les recouvrant avec tant de luxe, comme on mettrait une relique dans une châsse d'or.

Loyola est situé entre deux vieilles petites villes basques très voisines, Aspeitia et Ascoitia, toutes deux typiques, immobilisées depuis longtemps sans doute, avec leurs sombres maisons aux balcons de fer forgé, avec leurs petites boutiques, leurs petits métiers. Toutes deux ont des églises, sanctifiées comme Loyola par le passage terrestre de saint Ignace, et qui, même en Espagne, sont d'une richesse d'ornementation inusitée. A Aspeitia, derrière le maître-autel, depuis les dalles jusqu'à la haute voûte, tout est revêtu des plus délicats feuillages d'or, sculptés profondément en plein bois avec une patience chinoise.

Dans ces deux villes, sur lesquelles darde aujourd'hui un lourd soleil d'automne, la principale industrie paraît être la confection des alpargates (espadrilles) et des avarcac (chaussures basques en peau de mouton qui s'attachent, à l'antique, par des cordelières le long du mollet).

A Ascoitia surtout, c'est comique: tout le long des, rues, sur les trottoirs étroits, une file ininterrompue d'alpargatiers, travaillant tous avec une précipitation fiévreuse. On dirait que l'univers entier, pieds nus, attend avec avidité l'achèvement d'une commande gigantesque d'alpargates. Ces gens cousent, tapotent avec frénésie et les semelles de cordes s'empilent autour d'eux en petites montagnes...

La même carriole, qui nous a amenés hier dans l'obscurité noire, nous reporte aujourd'hui à Zumarraga par un beau et chaud soleil. Nous croisons des quantités de pesants chars à boeufs, remplis de pommes parfumées, qui cheminent avec lenteur, grinçant sur leurs roues massives. Nos chevaux couverts de clochettes s'en vont galopant sur une continuelle jonchée de feuilles mortes, par les petites vallées délicieuses, le long de ces frais torrents que nous n'avions fait qu'entendre pendant notre premier trajet nocturne...

L'ALCALDE DE LA MER

La grande salle de la mairie de Fontarabie délabrée, vide, solennelle, attestant, comme la ville entière, qu'ici le passé fut presque somptueux. Au fond, sous une sorte de dais en vieux brocart, un portrait de la Reine régente. Des bancs et des fauteuils, bien rangés le long des murs.

Nous sommes là trois ou quatre qui attendons. Les contrevents restent fermés, nous laissant dans une demi-nuit, -- à cause des mouches.

-- Dans un moment, dit l'alcalde (le maire) de la ville, sitôt que finiront les vêpres, *ils* vont venir.

On entend, dans le silence du dehors, un petit turlututu de flûte basque, plaintif et étrange comme une musique arabe. Il fait étouffant, et on a conscience, malgré cette pénombre voulue, que le grand soleil de juillet flambe au ciel, surchauffe tout cet amas de vieux bois et de vieilles pierres qu'est Fontarabie.

Nous sortons sur l'antique balcon de fer forgé, pour voir s'*ils* viennent. Alors, au-dessous de nous se découvre la rue, la «Calle Mayor», étroite, où le soleil ne descend guère, encaissée entre des maisons du moyen âge. Elle est en pente rapide, terminée en bas par une porte en ruine, et comme fermée en haut, comme murée par la masse sombre de l'église. Décor de l'Espagne d'autrefois, demeuré extraordinairement intact; toitures aux chevrons sculptés, très débordantes pour faire plus d'ombre; blasons magnifiques, en relief sur les murs de pierre rousse; balcons de fer forgé qui s'étagent les uns au-dessus des autres, garnis de pots de fleurs, égayés partout de géraniums et d'oeillets. Quelques têtes espagnoles se montrent aux fenêtres, regardent du côté de l'église, attendent comme nous ce cortège qui va venir. Une curiosité commence d'animer la rue morte.

Des cloches, tout à coup! Des vibrations descendent de l'église si voisine, emplissent l'air tranquille et chaud: les vêpres sont finies.

Les habitants sortent des vieilles maisons obscures, garnissent les balcons et les portes, se penchent, regardent. Et cinq ou six prêtres, les offices terminés, se joignent à nous dans la salle, viennent nous saluer, l'air naïf et bon.

Enfin, au loin s'entend le tambour. *Ils* arrivent!

Du bout de la rue, du tournant qui paraît la finir, débouche un cortège. En avant du mur farouche de l'église, qui est le grand fond de ce tableau, les gens un à un apparaissent. D'abord des musiciens en béret rouge, jouant une marche vive et gaie. Derrière eux, une femme qui semble être, dans ce défilé, le personnage principal; une femme aux allures de déesse, superbement cambrée, grande, drapée à la mode d'Espagne dans un crépon de Chine blanc; elle s'avance d'un pas rapide, un peu dansant, que rythme la musique, et, avec ses bras levés, arrondis comme des anses d'amphore, elle maintient sur sa tête un coffre énorme. Vient ensuite un garçon, tenant une grande bannière rouge ornée d'un écusson bleu. Puis, un groupe de figures brunies, coiffées du traditionnel béret basque: les pêcheurs, toute la confrérie des pêcheurs de Fontarabie, qui arrivent de là-bas, du quartier de la marine, pour la solennité annuelle du renouvellement de leur alcalde. L'alcalde de la Mer, chef de la confrérie des pêcheurs, est élu tous les ans, au suffrage restreint, et, depuis le moyen âge, la remise de cette charge se fait, à l'ardent soleil de juillet, avec un cérémonial immuable.

Ils ont descendu la «Calle Mayor» en musique et maintenant les voici montés dans la grande salle de la mairie où tout le monde prend gravement place: l'alcalde de la

ville au centre, sous le dais à ses côtés, les deux officiers de marine, l'un Français, l'autre Espagnol, qui commandent sur la Bidassoa; puis, les deux alcaldes de la Mer, l'ancien et le nouveau; puis les prêtres, et enfin tous les pêcheurs.

Et la bannière rouge, vieille de quatre siècles, a été montée elle aussi; ses broderies de soie, très archaïques,, représentent des scènes de la pêche à la baleine, et des saints auréolés qui marchent sur les eaux agitées. On l'assujettit au balcon de fer pour que, durant la cérémonie, elle flotte au-dessus de la rue.

Devant les alcaldes, on ouvre le coffre apporté par la belle fille brune, car il contient le trésor de la confrérie qui doit être vérifié: un large parchemin couvert d'écriture gothique, accordant les bénédictions très particulières du pape Clément VIII; un christ d'argent, un reliquaire d'argent, un calice d'argent, des ciboires d'argent, et des cannes pour les chefs, *en fanons de baleine* à pomme, d'argent (car la confrérie, qui ne pêche plus que des thons et des sardines, fut fondée aux temps lointains où les baleines venaient encore se faire prendre dans le golfe de Biscaye).

Ils sont intacts, tous ces vénérables objets que l'on se repasse de main en main depuis des siècles.

On va donc à présent lire à haute voix les comptes de la communauté, en cette langue, millénaire et d'origine si inconnue, que les étrangers au pays basque n'arrivent jamais à comprendre: tant pour les oeuvres, tant pour les secours, tant pour les messes de bon voyage et les messes de mort...

Cela est écouté attentivement par tous ces pêcheurs alignés autour de la salle. Matelots issus, depuis des générations sans nombre, d'aventuriers de mer, vivant sur les hautes lames dangereuses du golfe de Biscaye. Figures durcies, hâlées, tannées, rasées soigneusement comme des figures de moines. Un peu rapaces, tous un peu pillards, obstinés à venir, malgré les lois, jeter leurs filets dans les eaux françaises, jusque sur nos plages, mais braves gens quand même et marins si hardis!...

C'est terminé, cette vérification, et on va s'amuser un peu. En bas, du reste, une grande rumeur s'élève dans la rue, qui s'est beaucoup peuplée: c'est qu'on amène *le taureau!*

Il arrive à contre-cœur, ce taureau-là, tenu par la tête à une pièce de bois que tire une paire de boeufs accouplés; le lien qui l'attache est assez long pour qu'il puisse labourer de coups de cornes le derrière des bêtes qui le traînent, et cet équipage difficile à mener s'avance avec des à-coups, des arrêts, des sauts et des ruades. Sous les hauts porches de la mairie, la fanfare de cuivre alterne avec l'orchestre basque: petites flûtes et tambourins jouant les vieux airs à *cinq temps*, dont le rythme est pour dérouter nos oreilles et dont on ne sait plus l'âge.

Cependant, le taureau, aux cornes emmaillotées, délivré à présent de son attelage, a été attaché à un pilier de pierre, par une interminable corde qui lui permet de balayer toute la rue. Et le voilà, affolé et hébété, fonçant au hasard sur les passants qui l'appellent et qui se dérobent toujours. Et ce sont des bousculades, des portes refermées en coup de canon, des galops sur les pavés, qui glissent, des fuites, des chutes, des cris d'effroi et des éclats de rire... La course achevée, le cortège des pêcheurs se reforme pour s'en retourner au quartier de la «marine», où un repas de gala est servi chez le nouvel alcalde de la Mer.

En tête, la musique, tambourins et flûte. Puis, la grande belle fille porteuse du coffre sacré, qui reprend la cadence de sa marche et son balancement de hanches sous son crépon blanc. La bannière ensuite; les alcaldes, les deux officiers et les prêtres. Enfin les pêcheurs et la foule qui les accompagne, toujours plus nombreuse.

Cela défile joyeusement et vite, dans le décor un peu funèbre, dans la triste rue aux maisons si hautes et si blasonnées.

Et, après le tournant de l'église, cela sort tout à coup de l'étouffement de Fontarabie pour descendre vers cette «marine» par une rampe qui surplombe tout le fond du golfe de Biscaye, les Pyrénées, les côtes de France et d'Espagne, l'infini de l'Océan bleu, dans une splendeur de lumière.

Là-bas, sur la plage, s'ouvre la modeste petite maison du nouvel alcalde de la Mer, entourée à la mode basque de platanes taillés en voûte. A l'arrivée du cortège, on plante à la porte la sainte bannière et l'on va remiser le précieux coffre au fond d'une alcôve, sous un lit.

Un couvert de fête, très naïvement dressé, avec de gros bouquets, occupe là une salle étroite et basse, dont les solives sont proches et oppressantes comme à bord des navires. Sur les murailles peintes à la chaux blanche, rien que des images du Christ, de la Vierge, des saints qui protègent les hommes de mer.

Dans ce lieu, chaud comme une étuve, où entre pourtant un peu de la brise du large, on s'assied à se toucher, on s'entasse, alcaldes, officiers, prêtres et plus notables pêcheurs, tant qu'il en peut tenir. Des femmes et des filles, alertes, souriantes, s'empressent à servir toutes sortes de poissons et de coquillages, à toutes sortes de sauces. Entre chaque mets, des cigarettes s'échangent et s'allument, -- et on cause pêche ou contrebande, en espagnol et surtout en basque.

C'est au rez-de-chaussée, tout près des promeneurs. Par la fenêtre ouverte, éclate au premier plan la bannière rouge qui flotte, s'envole ou bien s'abaisse parfois jusqu'au sable; puis, la plage où la musique s'est installée, où les danseurs commencent le fandango; et, entre les couples qui tournent et se balancent les bras levés, un peu du profond bleu de la mer -- où dorment aujourd'hui des centaines de petites choses noires qui sont les barques des pêcheurs en fête. Des gens du dehors viennent à tour de rôle regarder et gentiment sourire par cette fenêtre ouverte. Il passe même des étrangers de Biarritz ou de Saint-Sébastien, des cyclistes en culotte courte, des élégantes aux larges chapeaux emplumés. Ils touchent la bannière, ceux-là, l'étendent pour en examiner les personnages enfantins et le patient travail...

Aussi loin d'eux que ces broderies anciennes qui les amusent, aussi loin d'eux, Dieu merci, de leurs conceptions et de leur mièvreries modernes, sont ces rudes pêcheurs bronzés qui soupent à cette table, entre des images du Christ, dans l'intacte candeur des vieilles joies, des vieux espoirs et des vieux rêves...

LA GROTTTE D'ISTURITZ

Toutes les grottes du monde se ressemblent plus ou moins; leurs galeries, leurs

stalactites, leur dômes sont de même architecture. Les mêmes mystérieux Génies, -- ceux qui inventent les formes des lentes cristallisations, ceux qui président aux métamorphoses de la matière inorganique, -- ont pris soin de diriger, pendant des millénaires, avec des patiences éternelles, leur ornementation blanche. Celle d'Isturitz mérite d'être vue, bien qu'il en existe assurément de plus étonnantes.

Elle est située au coeur du vieux pays basque, où nous nous enfonçons par des chemins ombreux, à travers des ravins et des bois. A mi-côte, elle s'ouvre dans le flanc d'une montagne sauvage.

D'abord il nous faut grimper par des petits lacets, au milieu des roches, des sources, entre des tapis odorants de menthes et d'oeillets. La contrée d'alentour, à mesure que nous nous élevons, se découvre pareille jusque dans ses lointains: pastorale, toute d'ombre et de paix, avec de grands bois, et, çà et là, de vieilles petites églises noyées dans les arbres.

Un trou, fermé par un pan de maçonnerie et par une porte quelconque, c'est l'entrée de la grotte.

Le paysan d'Isturitz, qui nous guide, nous ouvre avec une grosse clef, -- et tout de suite nous pénétrons dans le mystère des régions souterraines, dans le noir, dans l'humidité froide, dans le silence aux sonorités effrayantes.

Nous descendons dans le gouffre par une pente roide. De plus en plus, au-dessus de nos têtes les plafonds s'élèvent, et les flammes de nos bougies y sont absolument perdues, comme dans les ténèbres d'une cathédrale.

Nous voici dans la grande nef. Au milieu, malgré cette obscurité de rêve où tremblent nos petites lumières, on distingue vaguement quelque chose de gigantesque, qui se dresse dans une pose presque humaine; c'est tout blanc et laiteux, cela semble un colosse en albâtre qui essaierait de toucher la voûte avec sa tête.

Notre guide jette aux pieds de ce personnage une botte de paille qu'il avait apportée; tout à l'heure il y mettra le feu, et ce sera le grand spectacle final. Auparavant il veut nous emmener dans plusieurs galeries latérales où sont pétrifiées toutes les variétés de ces choses ou de ces êtres qui hantent les cauchemars. Les stalactites, aux aspects infiniment changeants, sont groupés là par familles, par formes à peu près semblables, comme si les Génies de la grotte avaient pris la peine de les classer.

Telle galerie est consacrée plus spécialement aux franges légères, si fines quelquefois qu'on les briserait en les touchant; elles descendent de partout comme une pluie figée, elles pendent de la voûte en guirlandes innombrables: franges de toutes les tailles, très longues ou très courtes, qui se séparent ou s'emmêlent, avec une surprenante diversité de caprice.

Ailleurs, ce sont comme de longs doigts blancs de cadavre, tantôt ouverts, tantôt crispés en griffe; on dirait des collections de bras et de mains, les uns absolument géants, qui seraient appliqués, enchevêtrés, superposés à profusion contre les parois froides. Mais jamais un angle vif, jamais une arête nulle part; tout est d'un même aspect de crème qui exclut l'idée de dureté: on s'attend à ce que cela cède sous la moindre pression et on est surpris, quand on y touche, par cette rigidité de marbre.

Çà et là un monstre, également blanc, de silhouette inquiétante, se dresse ou s'accroupit, imprévu au milieu d'une allée, ou bien tapi dans un recoin d'ombre... Et, si l'on songe que la moindre de ces immobiles bêtes a dû demander pour le moins deux mille ans de travail aux Génies décorateurs du lieu, on en arrive à des conceptions de patience, à des conceptions de durée un peu écrasantes pour nos brièvetés humaines...

Ailleurs, enfin, c'est la région des grosses formes animales arrondies et molles: entassements de trompes et d'oreilles d'éléphants, monceaux de larves, d'embryons humains à têtes énormes sans yeux, tout le déchet d'on ne sait quels enfantements n'ayant pas pu prendre vie... Et toujours ces êtres isolés, séparés de la masse confuse des germes, assis n'importe où, membres ballants et oreilles pendantes.

Quand nous revenons dans la première nef, notre guide allume son feu de paille, et l'obscurité lourde s'en va, se recule dans les bas-côtés, dans les couloirs profonds d'où nous venons de sortir. A la lueur de cette flamme rouge, la haute voûte de cathédrale se révèle, apparaît toute festonnée et frangée; les piliers se dessinent, ouvragés curieusement du haut en bas; le colossal spectre blanc, entrevu tout à l'heure à l'arrivée, semble tout à fait une femme drapée dans des voiles, et son immense ombre monte, descend, danse sur les parois de ce lieu un peu effroyable...

Alors on reste confondu devant la raison des choses, devant l'énigme des formes, devant le pourquoi de cette magnificence étrange, édifiée dans le silence et les ténèbres, sans but, au hasard, à force de centaines et de milliers d'années, par d'imperceptibles suintements de pierres

Au sortir de la grotte, c'est une impression joyeuse que de retrouver l'air pur et chaud du dehors, la verdure des chênes, les grands horizons boisés, la lumière et l'espace; au lieu de l'humidité sépulcrale d'en dessous, la bonne senteur saine des menthes et des oeillets sauvages; au lieu de la chute goutte à goutte des eaux mortes, dans le silence d'en bas, le bruit gai des torrents, qui sont des eaux vivantes et dans le lointain, les clochettes des troupeaux qui rentrent des champs. Pour un instant furtif, on est tout à l'ivresse de respirer et de voir, et le pays d'alentour, si tranquille et si vert, semble un Eden...

MESSE DE MINUIT

C'est une nuit de Noël; mais, cette année, en ce point extrême de la France méridionale, c'est une nuit si douce qu'on dirait une nuit d'avril. Un croissant de lune, qui bientôt s'abîmera derrière la masse obscure des montagnes de l'Ouest, est encore en l'air, parmi de tout petits nuages semblables à des parcelles effilées de ouate blanche.

De la rive française où j'habite, je viens d'entendre onze heures sonner là-bas au vieux clocher de Fontarabie, sur la rive espagnole. Et voici la barque que j'avais commandée pour me passer, à cette heure nocturne, de l'autre côté, de la

Bidassoa, qui est ici la frontière; à la lueur de son fanal, elle arrive, en glissant, jusqu'au pied de mon jardin, établi en terrasse au-dessus de l'eau sombre.

Donc, en route pour l'Espagne.

La rivière est large, inerte et luisante sous la lune... Vraiment cette nuit de Noël est si douce qu'on dirait une nuit d'avril...

Depuis déjà plusieurs années, j'ai traversé ces eaux la même nuit et au même moment, tantôt par des temps tièdes comme celui-ci, tantôt par des temps de gelée ou de tourmente; des fois, seul comme ce soir, des fois, avec des amis qui sont loin ou qui ne sont plus. Et c'était toujours pour aller assister à la pareille messe de minuit, dans le même couvent des moines capucins, situé un peu solitaire au bord de cette Bidassoa, sur la route qui mène de Fontarabie à Irun... Il y a une mélancolie grave à revoir, quand cela est possible, tous les ans, les mêmes choses, dans les mêmes lieux, aux mêmes dates et aux mêmes instants.

Après un quart d'heure d'une petite traversée, tranquille comme un glissement d'ombres, nous abordons au rivage espagnol et là, reconnu par les carabiniers de veille, je puis m'acheminer librement vers la chapelle des moines par une route qui suit la berge de la rivière, à la base des montagnes.

Le clair croissant de lune décidément me quitte, me laissant à la garde des étoiles, dans une pénombre plus confuse. Le long de mon chemin passent quelques hautes maisons basques, déjetées, anciennes, encore blanches au milieu de la nuit à force de chaux sur les murs; puis, des fantômes d'arbres, de grandes ramures effeuillées. Il y a aussi des endroits déserts et plus obscurs, que des rochers surplombent. Et toutes ces choses dorment, dans une paix, dans un silence infinis.

Vingt minutes de marche, une demi-heure peut-être, en allant sans hâte dans cette nuit très recueillie, qui emprunte on ne sait quoi de particulier et d'apaisant au doux mystère de Noël.

Deux ou trois bandes de chanteurs se croisent avec moi, annoncées de loin au milieu de tant de silence; des garçons de Fontarabie qui se promènent aux lanternes, chantant les antiques chansons où figurent les Mages de Bethléem; ceux-ci s'accompagnant avec une guitare grêle, ceux-là avec un tambourin. Un peu gris, tous, ils me disent en passant de gais bonsoirs, et tout de suite je perds dans le lointain le bruit de leurs voix, de leur musique sautillante et vieille.

Voici enfin les grands murs du couvent, d'un gris pâle et d'un aspect chimérique sous les étoiles de minuit; je monte les escaliers des hauts perrons, et déjà, dans l'air si fraîchement pur du dehors, filtre jusqu'à moi une odeur d'encens.

La porte de la chapelle est ouverte, en raie de lumière jaune dans le bleuâtre nocturne, et, ce soir, paraît-il, entrera qui voudra sans contrôle aucun. Jadis pourtant, aux Noëls antérieurs, cette porte était verrouillée; il fallait passer par la sacristie, après avoir montré patte blanche à un moine soupçonneux, et on ne pénétrait là qu'en petits groupes dévisagés et triés. Mais, dans nos temps, tout se simplifie, tout se banalise; les sanctuaires n'ont plus de défenses et s'ouvrent à tous venants.

Elle est déjà remplie, cette chapelle, et, en y entrant, c'est un effet inattendu que de s'y trouver comme dans un nuage, d'y voir à peine, dans une nuit différente de celle de la campagne, à travers une si épaisse fumée d'encens qu'il y a du vague de vision épandu sur les capucins immobiles devant l'autel, et sur les femmes uniformément voilées de noir, immobiles dans la nef. Au murmure des litanies, qui se chantent à demi-voix dans le lointain du chœur, une impression étrangement funèbre se dégage dès l'abord de cet amas de femmes, dont les têtes enveloppées de drap noir s'inclinent vers la terre. Toutes ont mis la mantille de deuil, qu'il est d'usage, en pays basque, de porter pendant les cérémonies religieuses et qui a pour but de bien marquer l'humaine fragilité.

La mort, ici tout est pour la rappeler. Et il semble qu'elle plane lourdement au-dessus de ces quelques centaines de têtes courbées. Chaque dalle de cette église est une dalle funéraire, et on a conscience que ce sol où l'on marche est plein d'ossements. De cette foule de paysans et de pauvres, où les vieillards dominent, s'exhale une odeur de cadavre que l'encens ne dissimule pas. On entend çà et là des toux creuses qu'exagère la sonorité de la voûte. Et, de fait, ce n'est que la terrifiante pensée de la mort qui, ce soir, réunit là tous ces êtres d'un jour, pour l'effort en commun d'une prière. C'est contre la mort que sonnent toutes ces cloches d'églises, dont le bruit s'élève en ce moment de partout et remplit le silence. Et c'est contre la mort aussi qu'a été érigée cette grande Vierge blanche, seule éclairée par la flamme des cires, dans la chapelle sombre... Oh! si souriante et si blanche, cette grande Vierge, au milieu de guirlandes de roses blanches: sorte de trompeuse vision infiniment douce, qui pose radieusement sur l'autel, parmi les nuages de l'encens.

L'encens de plus en plus s'épaissit dans la nef. Et les statues des saints se confondent avec les immobiles moines dont les barbes, les chevelures sont archaïques autant que celles des images de bois ou de pierre.

Cependant, ces litanies murmurées si bas ne sont qu'une sorte d'incantation préliminaire, de préparation à quelque chose d'autre, qui va se passer et que la foule attend. Au-dessus des fidèles, agenouillés ou assis, un vaste jubé mystérieux, grillé comme un harem, s'avance en voûte depuis le mur de façade jusqu'au tiers de l'église; on sent qu'il est rempli d'assistants invisibles, et parfois il s'en échappe des sons de tambour, des cliquetis de paillettes, comme si on se disposait là pour quelque étonnante musique.

Maintenant voici l'heure, et la messe va commencer. D'autres cierges, plus nombreux, s'allument. Une dizaine de moines, dont les robes et les capuches sont de soie blanche, entrent rituellement dans le chœur nuageux, précédés de diacres qui portent des lanternes au bout de longues hampes. Tout cela, ancien, fané et demi-barbare.

Et alors tout à coup, dans le jubé secret, là-haut, en l'air, éclate une musique stridente et étrange, qui fait presque frissonner après le bercement monotone des litanies; c'est que le Christ est né, c'est que le fictif triomphateur de la mort vient d'apparaître au monde, et on salue sa venue avec une soudaine et folle allégresse!... Deux ou trois hautbois, qui ont le mordant des musettes bédouines, mènent un chœur éperdument joyeux de voix d'hommes, scandé par une trentaine de tambours de basque et par une légion de castagnettes. Et tout cela, qui est si dissonant et si imprévu dans une église, arrive pourtant à produire, par son

étrangeté même, une sorte de saisissement religieux. Ce sont de très vieux Noël du pays de Guipuzcoa, rapides et alertes comme des habaneras ou des séguidilles. Et les moines, qui font dans le jubé tout ce bruit de sauvage fête, accompagnent leur musique d'une sorte de pas rituel; on les entend s'agiter en cadence, on voit trembler sur les murailles leurs ombres dansantes.

La messe, très compliquée, très longue, se continue dans un étourdissant fracas de hautbois et de notes humaines en fausset nasillard; au-dessus de toutes les têtes noires enveloppées de voiles, au-dessus des vieux châles misérables, des vieilles chevelures grises, dans la fumée toujours plus épaissie de l'encens, les cantiques d'autrefois se succèdent avec une exaltation croissante, rythmés toujours par le petit tonnerre cuivré des tambourins, par le bruit sec et léger des innombrables castagnettes sonnantes entre des doigts agiles...

Puis, quand tout est fini, il y a un mouvement pressé des paysans et des pauvres vers le chœur, où une poupée vient d'arriver dans les bras d'un capucin qui l'offre aux baisers des fidèles, une pauvre impuissante poupée que l'on a pris soin d'envelopper dans des maillots d'enfant et qui représente le Sauveur nouveau-né...

Et maintenant on se disperse, dans la nuit plus froide et plus bleue.

Comme au sortir de quelque rêve de l'ancien temps, je m'en reviens seul, du côté de la barque qui doit me ramener sur la rive française. Je m'en reviens plus attristé, parce qu'un Noël encore a passé sur ma tête, parce qu'une année encore est tombée au gouffre sans m'avoir apporté la solution de rien, ni l'espérance de rien.

Et pendant ce retour solitaire, j'ai conscience d'être déshérité mille fois plus que le dernier de ces humbles, de ces vieillards ou de ces pauvres, qui tout à l'heure, en priant comme avaient prié ses ancêtres, embrassait la naïve, la ridicule et l'adorable, l'ineffable poupée dans ses langes...

PASSAGE DE PROCESSION

Mardi 1er juin 1897

Tous les ans, depuis des siècles, dans la matinée du mercredi qui précède la Pentecôte, vingt ou trente villages basques perchés sur le versant espagnol des Pyrénées se vident de leurs paroissiens, qui, chargés chacun d'une croix comme celle du Christ, montent en pèlerinage au couvent de Roncevaux. Et, pour voir passer cette procession étrange, il faut aller la veille coucher à Burguette, le dernier des villages qu'elle traverse avant d'arriver au vénérable monastère. Saint-Jean-Pied-de-Port, une petite ville paisible et charmante, que le chemin de fer, hélas! ne tardera pas à déflorer, est le lieu d'où je pars, ce mardi 1er juin sous un ciel très sombre, pour monter en voiture à Burguette, par des lacets ombreux à travers une immense forêt de hêtres.

Une heure environ après Saint-Jean-Pied-de-Port, c'est l'Espagne; c'est le village de Val-Carlos où il faut s'arrêter pour les formalités de frontière.

Et puis, comme Burguette est de l'autre côté des Pyrénées (près des sommets, à une altitude encore très grande), nous recommençons à monter pendant quatre

heures encore, pénétrant au coeur de la forêt, qui se fait de plus en plus sauvage et plus verte. L'orage gronde sourdement autour de nous, derrière les nuées, et la cloche de Val-Carlos, pour conjurer la grêle, se met à tinter d'une petite voix fêlée et triste. Longtemps ses vibrations nous suivent, puis se perdent au-dessous de nous, dans le silence infini des arbres.

Sur les berges de la route, c'est un luxe monotone de fleurs roses: des silènes roses, des amourettes roses, des digitales roses; aussi des ancolies, de grandes campanules, d'étonnantes saxifrages. Et partout des sources tombent, en gouttelettes fines ou bien en cascades vives, parmi les fougères...

La voici brusquement arrivée, la grêle d'orage, subite et cinglante comme un coup de fouet. Et nous nous arrêtons contre une paroi presque verticale de la montagne, qui est tapissée, avec une particulière magnificence, des mêmes fleurs. La grêle jette sur nous par myriades ses perles de verre; alors, les longues quenouilles des digitales, coupées, hachées, sèment leurs fleurs sur la mousse, et il y en a tant que c'est comme une envolée de petits rubans roses au milieu des feuilles et des mousses si vertes.

Très vite, cela finit, l'averse passe, et les chevaux reprennent leur marche, nous élevant toujours par les interminables lacets dans la forêt de hêtres.

Et tous ces arbres de la forêt sont pareils, semblent de même forme et de même âge, arrivés à leur complet développement sans avoir été contrariés, un peu comme dans les forêts primitives.

Un bruit continu d'orage se fait en sourdine dans les lointains et, au-dessus de nous, est uniformément tendue une nuée sombre, de laquelle peu à peu nous nous rapprochons. De tous côtés, la forêt monte s'y plonger, dans cette nuée, et s'y perdre; là-haut, les arbres, les rochers qui frôlent ce grand voile de ténèbres semblent mêlés à d'immobiles fumées et leur tête se noie tout à fait dans les épaisses choses grises. Nous nous élevons, semble-t-il, sur les parois d'un grand gouffre fermé; des masses oppressantes nous surplombent de partout! il fait si obscur, si obscur, que l'on dirait un hâtif crépuscule, et ce serait funèbre sans cette splendeur de la verdure et des fleurs roses.

Bientôt, nous voici tout près de la ténébreuse voûte que l'on dirait presque palpable. Et, à un tournant de la route si solitaire, une procession nous croise: une humble procession de village, toute transie par l'averse, d'une centaine de montagnards qui suivent une croix d'argent et trois prêtres en surplis de mousseline. Ils redescendent vers Val-Carlos, en chantant des litanies qui sont infiniment mélancoliques, entendues ici, au milieu de l'impassible souveraineté des arbres et du ciel noir.

Ensuite, plus personne, plus rien. Seulement, l'immobilité et le silence des gigantesques parois de verdure, le mystère de la forêt qui s'en va rejoindre là-haut ce vélum nébuleux, toujours plus voisin de nos têtes, comme une sorte de plafond dantesque. Nous cheminons à travers une morne obscurité verte et grise.

Et, après quatre heures environ de cette montée tranquillement régulière, nous entrons enfin dans le nuage, qui est une brume glacée; alors on ne distingue plus que les ramures les plus proches, les massives ramures blanchâtres des hêtres. Le soir va venir, et tout s'assombrit encore.

Quand nous sommes au point culminant de cette route de lacets, qui devant nous commence à redescendre, la pluie tombe à torrents, tandis que le jour meurt; à

travers l'ondée, nous apercevons les hautes murailles et le donjon morose, du couvent de Roncevaux, où nous devons revenir avec la procession demain matin. Une demi-lieue plus loin, au dernier crépuscule, nous entrons dans Burguette. Et, sous la pluie ruisselante, dans un éclaboussement de boue, je descends à l'unique auberge du village, qui paraît vieille de deux ou trois siècles.

Là, j'attendais une nuit de solitude et de silence. Mais non, la veille du pèlerinage, c'est la coutume, paraît-il, de faire grande fête. Après le souper, arrive une première guitare, dont le manche est orné de pompons de laine comme la tête d'une mule; puis une seconde, puis une troisième, tout un orchestre, avec un tambourin à paillettes de cuivre. Et la chaude musique d'Espagne commence, d'abord hésitante et légère, tandis que circulent le cidre et le vin, pour monter les têtes. Des fandangos, des jotas, des habaneras, peu à peu se renforcent et s'accélèrent, toujours plus bruyants, toujours plus rapides. Il vient des carabiniers, il vient des contrebandiers, il vient des pâtres. Point de femmes, que les deux servantes de la maison, ne sachant auquel courir. Mais les hommes dansent entre eux, jetant des petits cris d'enfantine joie.

Maintenant les guitaristes chantent, tout en promenant sur les cordes des mains effrénées; la tête rejetée en arrière, les yeux clos comme par ivresse, la bouche largement ouverte, montrant des dents de loup, à demi pâmés, ils reprennent indéfiniment les mêmes vieux airs, avec une sorte de furie, sur des notes trop hautes. De minuit à deux heures, tandis que tombe dehors la grande pluie d'orage, tout le monde danse, même l'aubergiste, même sa femme, même des vieux et des vieilles que le bruit a réveillés dans les coins. Et l'auberge centenaire vibre du haut en bas; on sent frémir ses boiseries déjetées, ses plafonds noircis; ses murs sont comme imprégnés et, animés de la trépidation sautillante des guitares...

Mercredi 2 juin.

Auprès et au loin, les piétinements du bétail, les innombrables bruits de clochettes légères pendues au cou des moutons et des chèvres sont les musiques du matin sonore, dans ce solitaire village, au lever du jour frais, parmi les nuées des cimes. L'antique auberge s'éveille, silencieuse maintenant, après avoir toute la nuit tant vibré de l'exaltation des chants et de la furie des guitares.

Sept heures, quand je descends de ma chambrette pour aller sur le seuil de la porte attendre la procession qui bientôt passera. Il ne pleut plus. Un peu de soleil perce les nuées errantes dont le village était enveloppé. La rue par où doit défiler ce cortège des croix s'en va assez régulière et longue entre de vieilles petites maisons toutes pareilles, dont les hauts toits noirâtres sont en planchettes de hêtre, en bois des forêts voisines. La boue de la chaussée est couverte à l'infini des hachures faites par les pieds fourchus des troupeaux qui, à la première heure, sont sortis pour se répandre dans les hauts pâturages, dans les prairies d'alentour. De temps à autre, des paysans, des paysannes passent, sur des mules qui ont aussi des clochettes et dont les harnais sont enjolivés de cuivre, dont les selles se terminent par des pendeloques rouges. C'est naturellement dans la direction du grand monastère de Roncevaux qu'ils s'en vont tous, pour le pèlerinage du jour.

Sur la place de l'église, on sera bien pour voir la procession arriver des villages d'en dessous, pour la voir sortir là-bas de cette brume blanche -- qui est un nuage momentanément posé, dans un repli des Pyrénées.

Lourde, fruste, massive, étrangement rustique, battue depuis des siècles par les tourmentes des altitudes, est cette église de granit devant laquelle s'étend une petite place -- au sol criblé, comme celui de la rue, par les empreintes des moutons et des chèvres.

Et tout à coup, là-haut, à chacune des deux fenêtres du clocher, par où deux cloches égales apparaissaient, des hommes surgissent, qui se mettent à sonner à toute volée, en maniant les battants comme des heurtoirs. Ding, ding, ding, ding, ils frappent l'airain avec une rapidité frénétique -- comme ils jouaient de la guitare cette nuit, -- et l'air s'emplit aussitôt d'un bruit fêlé, sauvage: c'est le signal de la procession, qu'ils ont déjà aperçue et qui sera bientôt visible pour nous.

En effet la voici venir, émergeant de la brume. Et on dirait d'abord un convoi de madriers, péniblement charroyés par des hommes en deuil. Puis, à mesure que cela s'approche, tous ces bois, en se dessinant mieux, montrent des formes d'instruments de torture: ce sont des croix comme celles du Calvaire, que des pénitents portent sur le dos et dont ils maintiennent les branches en étendant les bras dans des poses de suppliciés. On commence d'entendre une plainte intermittente, qui s'exhale en lamentation rythmée de cette foule en marche. Ils ont tous des robes noires, et, sur le visage, des cagoules noires; pieds nus dans la boue, ils cheminent vite, contrairement à la coutume des lentes processions. Ils sont environ cinq cents, rangés en double file: *Ora pro nobis!... Ora pro nobis!...* crient-ils tous sur un ton de lugubre appel, en passant avec une sorte de hâte étrange, la tête courbée sous leur croix. De distance en distance, au milieu d'eux, les alcades de leurs villages les surveillent, le béret bas, drapés dans la grande cape des cérémonies. Derrière, viennent ensuite des groupes de diacres en surplis de mousseline, portant au bout de hampes les croix d'argent et de vermeil des vingt ou trente paroisses d'alentour, pièces d'ancienne orfèvrerie dont quelques-unes sont à demi barbares. Puis, pour finir, s'avance la nombreuse troupe de femmes en mantille noire qui chantent avec des voix tristes les litanies de la Vierge. Pas de cagoules sur leurs visages, à elles, et dans l'encadrement de leurs voiles de deuil, ce ne sont que pauvres laideurs flétries, que pauvres regards de naïveté souffrante: population étiolée des trop grandes altitudes, filles pâles des hauts plateaux où les conditions de vie deviennent dépressives...

Sur la place de l'église, et çà et là dans la rue de Burguette, il y a les inévitables touristes, attirés comme par quelque fête de barrière dans ce village perdu -- qui, hélas! n'est plus assez protégé par ses montagnes, plus assez loin de Biarritz ou de Bayonne. Il va de soi du reste que ces intrus ont des jumelles, des appareils variés, des kodaks, des bicyclettes, voire des mirlitons. Et, devant toute cette humble humanité de montagne, qui passe lamentable sous ses haillons sombres, mais suppliante et enfantine, s'en allant s'agenouiller avec confiance devant la Notre-Dame de Roncevaux, ces gens-là trouvent des rires qui mériteraient des gifles immédiates, des réflexions qui sont une quintessence d'idiotie.

Cependant, vers Roncevaux, la rapide procession continue de monter, en poussant son gémissement lugubre, -- et, à sa suite, me voici de nouveau dans la campagne.

La campagne, ici, c'est quelque chose d'admirablement vert, de constamment humecté par le voisinage ou le contact des nuées, quelque chose de mélancolique, d'un peu paradisiaque en même temps, que la main des hommes est à peine venue déranger. Et un je ne sais quoi dans l'air y donne conscience de la hauteur à laquelle on respire.

La route traverse des bouquets d'énormes hêtres aux branches toutes chevelues de lichens blancs, traverse des prairies de marguerites où paissent en troupes des chèvres blanches. Mais plus loin, partout alentour, c'est la forêt, la forêt de tous côtés, la forêt de hêtres qu'on ne voit pas finir, tranquille et pareille, silencieuse, fraîche et verte. Aux environs de ce plateau de Burguette, les cimes, qui semblaient si haut perchées quand on les regardait des plaines d'en bas, font l'effet de petites collines très proches, boisées toujours des mêmes essences puissantes. Et les nuages, qui surit ici chez eux, se promènent autour de nous comme des fumées, comme des ouates légères; se traînent ou se reposent sur cette verte splendeur des arbres...

La procession, que je continue de suivre, chemine toujours de son même pas alerte, sans bruit, parce que tous ces pieds de montagnards sont nus ou bien chaussés d'espadrilles. On n'entend que les lamentations, perpétuellement reprises en cadence. Devant moi, c'est d'abord la masse noire des femmes; puis, le groupe des croix d'argent, où un rayon de soleil en ce moment tombe et qui brille sur tout le vert nébuleux des fonds; puis, enfin, à l'avant-garde, là-bas, la foule indistincte des crucifiés aux bras étendus, qui va se perdre tout à fait au milieu d'une vapeur épaisse, grise à reflets de nacre. Et l'antique Roncevaux, vers lequel tout cela monte, est invisible, derrière un nuage; une grande fumée pâle, qui passait, s'est arrêtée pour l'enténébrer.

Cependant nous en sommes très près, de ce Roncevaux qu'on n'aperçoit point, car voici le fracas subit des cloches du beffroi qui signalent notre arrivée, à coups précipités comme ce matin sonnaient les cloches de Burguette. Et, soudainement, le couvent se dessine, agrandi par l'indécision de ses contours, par le vague dans lequel ce nuage le maintient encore; il paraît colossal et farouche, avec son donjon de forteresse et son entassement de lourdes murailles.

On s'engouffre, dans l'ombre d'un vieux porche de granit. On traverse un cloître désolé, aux arceaux en ruine, plein de décombres, de fougères et de mousses; le nuage toujours y embrume les silhouettes humaines, y jette une humidité et un frisson de sépulcre, y donne aux choses des aspects irréels et ramène l'imagination à la demi-nuit des temps passés.

Et enfin, on pénètre comme un flot dans l'obscurité de l'église, embaumée d'encens, où des cierges brûlent au fond, devant les vieux tabernacles étincelants d'or. Les petites flammes des cires font scintiller là-bas des colonnes dorées, des retables dorés, des restes d'anciennes magnificences, au milieu de tant de délabrement et d'abandon. Mais dans la nef, on y voit à peine pour se conduire, et c'est d'abord, une sorte de mêlée où la procession se condense en tâtonnant; les corps en sueur se frôlent et se poussent; les croix s'entre-choquent, on entend des claquements de bois, des heurts pesants sur les dalles.

Peu à peu, cependant, la foule se tasse, et les yeux habitués commencent à mieux voir. Toute l'allée du milieu, entre les colonnes, est occupée par la masse noire des femmes voilées de deuil. Et des deux côtés sont symétriquement rangés les cinq

cents crucifiés aux bras étendus, aux respirations haletantes et fatiguées; c'est ici le terme de leur pénible course, avec les fardeaux qu'ils traînaient, et maintenant les moines vont dire pour eux la bienfaisante messe...

Mon Dieu!... sans ces nuages qui aujourd'hui passaient, tout cela, peut-être, m'aurait semblé vulgaire et quelconque...

LA DANSE DES EPEES

Saint-Jean-de-Luz, 17 août 1897.

Sous le soleil de midi, la partie de paume allait s'achever. Au milieu de la place, au sol de ciment gris aplani soigneusement pour que les balles y puissent bien rebondir, les six champions ruisselaient de sueur; dans la détente de leurs bras, dans le jeu encore puissant de leurs muscles, on sentait la fatigue et la hâte d'arriver à la fin.

D'ailleurs, elle n'intéressait plus, cette partie de paume, tant elle était inégale; le résultat n'en laissait plus aucun doute, tant l'un des camps avait distancé l'autre. Et je cessais de suivre les joueurs, -- tandis que, machinalement, mes yeux éblouis de soleil relisaient une inscription tracée à la chaux blanche sur ce mur arrondi du fond, où les balles venaient frapper avec des claquements secs.

Viva Euskual Herria! disait l'inscription, en grandes lettres gauchement tracées (Vive la patrie basque!). Oeuvre de quelque passant fanatique du sol natal, de quelque enfant peut-être, voici qu'elle prenait pour moi une importance dominante: en ces mots d'une sonorité un peu étrange, en ce cri de rébellion un peu sauvage contre le nivellement général, se résumait pour moi tout ce qui restait de vraiment basque ici, à cette heure, dans ce Saint-Jean-de-Luz, de jour en jour plus défloré. Quand on habite depuis longtemps la mourante Euskual-Herria, on en a tant vu partout, on en a tant joué, des parties de paume, qu'elles ont presque perdu le pouvoir de donner à l'imagination la note locale. Et aujourd'hui du reste -- jour de grande fête, dans une ville en train de devenir, hélas! station de bains quelconque -- ces gradins qui bordent la place étaient garnis d'une foule cosmopolite, à l'aspect navrant de banalité.

Mais voici qu'arriva une troupe de paysans singuliers, tous pareillement vêtus. Et les Basques qui étaient là les accueillirent par des petits cris de gaie bienvenue: «You! you! you!» auxquels ces visiteurs, en souriant, répondirent, à la mode de chez eux, par des cris semblables: «You! you! you!» -- avec de ces voix flûtées d'oiseau, comme s'en font, pendant les danses, les Peaux-rouges de certaines tribus du nord.

Pantalons noirs, bérêts noirs, blouses noires à mille plis, très courtes, finissant au-dessus des reins; figures entièrement rasées, expressions naïves, regards des vieux temps... C'étaient des «Souletins», danseurs délégués, qui, pour prendre part aux fêtes, arrivaient de cette vieille contrée de la Soule, aux traditions encore immuables. Et leur musique les accompagnait: un tambourin, avec une sorte de grande flûte de Pan, ayant forme de carquois.

En leur présence, la partie s'acheva. Et, dès que le crieur, de sa voix traînante, eût annoncé en langue basque le dernier point, avant que la foule se fût levée, l'organisateur des fêtes pria ces Souletins de danser.

Alors, on vit le vieillard qui jouait la flûte de Pan s'avancer au milieu de la place, et les danseurs, une trentaine environ, former autour de lui un large cercle, sans se tenir la main. Au son d'un tout petit turlutu, mystérieux et comme venu de très loin, qui sortit de cette énorme flûte archaïque, les hommes commencèrent de se mouvoir gravement en cadence... On entendit bien çà et là quelques rires bêtes s'échapper de dessous des chapeaux élégants; mais la majorité du public, même des plus vulgaires touristes, était conquise et s'intéressait. Un silence se fit, autour de cette danse presque silencieuse, tandis que les espadrilles légères des Souletins effleuraient sans bruit le sol de la place. L'Esprit des âges passés venait de s'éveiller encore une fois au son de la flûte, communiquant aux délicats un frisson inattendu, et imposant aux plus grossiers une sorte de respect quand même...

Réguliers comme des automates, les Souletins exécutaient des pas compliqués et rapides, sur un rythme triste. Par instants, un saut nerveux les élevait de terre, tous ensemble; alors leurs petites blouses plissées, bizarrement courtes, s'éployaient sous leurs bras comme des jupes de ballerines, -- et ils étaient si légers qu'on ne les entendait pas retomber. Malgré l'empressement de leurs pieds alertes, leurs visages demeuraient impassibles, naïvement graves. Toujours le vieux flûtiste tenait le centre du cercle, leur jouant sa grêle musique, ayant l'air de les mener par quelque sorcellerie ancienne... Et le soleil de midi faisait toutes courtes, presque nulles, les ombres de ces bonshommes noirs, qui dansaient en rond sur l'asphalte gris.

L'angélus du jour commençait de sonner, -- car, Dieu merci, l'angélus sonne encore aux vénérables clochers de ce pays -- quand, la séance, finie, le public se répandit dans les rues de Saint-Jean-de-Luz.

Pour quatre heures était annoncée une danse d'antiquité millénaire (la danse des épées, par de jeunes montagnards de Guipuzcoa) et il fallait, en attendant, déjeuner dans l'encombrement d'un hôtel, parmi des touristes de toute classe; puis, errer d'une manière quelconque dans la ville en fête, où résonnaient çà et là des musiques basques, de tambourins et de fifres.

Saint-Jean-de-Luz conserve encore quelques recoins charmants, quelques tranquilles et honnêtes petites rues, empreintes du cachet local: toits débordants; façades peintes à la chaux, où s'entrecroisent des poutres vertes ou rouges; grands arbres passant par dessus des clôtures de jardins; échappées de vue sur la mer bleue ou les Pyrénées brunes; paix et silence, entre des murs blancs, sur un pavage de galets marins... Mais l'horreur des constructions modernes va se multipliant chaque jour. Pas un bout de plage, pas une gentille colline que ne déshonore à présent quelque grande bâtisse coûteuse, conçue par des rastaquouères extravagants, par des snobs en délire... Quand ce serait si simple, mon Dieu, pour ne pas défigurer ce pays, de bâtir des maisons basques, comme certains rares artistes ont eu le bon goût de le faire!... Hélas! hélas! qui nous sauvera de la pacotille moderne, du faux luxe, de l'uniformité et des imbéciles!...

Sous les arbres d'une place, devant certain café établi dans une ex-demeure royale du XVII^e siècle, je m'étais assis pour attendre, regardant passer des bicyclist^{es} et des bicyclistes; des femmes aux têtes emplumées, -- des femmes qui étaient de toutes les nationalités et de tous les mondes, mais qui avaient copié les unes sur les autres, avec un complet dédain du type spécial à chacune, leurs accoutrements sans style ni raison. C'est un des bienfaits du siècle que, dans une ville balnéaire, il soit impossible de dire à première vue si l'on se trouve à Ostende, à Trouville ou encore à Saint-Sébastien.

Elle était bien perdue, la note étrange que, le matin, ces danseurs m'avaient donnée. Un effort était même nécessaire pour se rappeler que dans ces montagnes, aperçues au loin, existent encore les débris d'un peuple tenace qui garde, avec l'énigme de sa provenance, la foi, les traditions et le langage des ancêtres.

Cependant, deux guitaristes s'approchèrent, un vieil homme aveugle et une jeune fille, arrivés de l'Espagne voisine pour quêter des sous pendant les fêtes. Et, dès que se fit entendre leur petite musique sourde, presque éteinte par le bruit du vent qui soufflait de la mer et par la confuse rumeur de la ville, un voile commença de tomber, de tomber sur toutes les trivialités modernes. Ils jouaient une «Malaguénia» très ancienne. L'une des guitares faisait le chant, et c'était comme un chant d'Arabie, comme une plainte épandue sur des plaines désertes. L'autre accompagnait en petites notes brèves et tremblotantes, qui imitaient le bruissement des sauterelles dans les solitudes où le sable brûle. Et cela disait les tristesses des âmes d'autrefois, en Andalousie, à l'heure des midis accablants, au temps des Maures ... Dans l'indéfinissable de la musique, dans le mystère des rythmes, se conservera pendant des siècles encore, malgré l'universelle fusion des hommes et des choses, ce qui fut le génie particulier des races...

Au coup de quatre heures enfin, les jeunes montagnards de Guipuzcoa, venus pour danser la danse des épées, apparurent dans la cour du couvent des Frères, où la foule avait depuis longtemps pris place à l'ombre des arbres, sur quelques centaines de chaises.

L'un tenait un immense étendard de soie, les autres, des épées nues. Indifférents et graves, comme ce matin leurs frères de la Soule, ils montèrent sur l'estrade qu'on leur avait préparée.

Coiffés du béret rouge, en bras de chemise, tous, et sans cravate à la mode basque, en pantalon blanc et le gilet ouvert, ils portaient sur les mollets de traditionnels ornements de cuir: des lanières garnies de grelots qui, tout à l'heure, d'un bruit un peu sauvage, accompagneraient la danse.

Elle ressemblait bien un peu à un théâtre de foire, leur estrade enguirlandée, -- malgré un je ne sais quoi de plus honnête cependant et de plus naïf. Il faudrait donc, pour les regarder et les comprendre, faire abstraction de cela -- abstraction aussi de la foule moderne et de mille petits détails ridicules, et, d'une façon générale, de toutes les choses ambiantes.

Eux-mêmes d'ailleurs semblaient ne pas s'en préoccuper, de cette foule. Et, la veille, ils avaient répondu, paraît-il, au directeur d'un casino des environs qui voulait les enrôler pour une soirée. «Non, nous sommes des Basques qui dansons en plein air, devant d'autres Basques, les danses de notre pays pour en prolonger

la tradition. Mais nous ne sommes pas des gens que l'on paie pour qu'ils se donnent en spectacle.» Grands, découplés et forts; ils avaient l'air aussi à l'aise devant ce public de baigneurs que là-bas, dans leur village, quand il s'agit de danser entre soi, le dimanche, sur la place de l'église.

D'abord ils s'agenouillèrent ensemble, le front incliné vers la terre, pour un salut superbe à leur étendard; celui qui le portait, à genoux aussi au milieu du groupe maintenant immobile, se mit à brandir longuement la hampe, avec des gestes d'une plastique admirable, de façon à faire voler, comme de grandes ailes agitées, les plis de la soie au-dessus des têtes.

Puis, ils se relevèrent, nobles d'altitudes, et la danse commença, au son d'une sorte de marche belliqueuse jouée par un fifre et un tambourin. Le pas était compliqué singulièrement, avec, de temps à autre, des bonds d'une vigueur prodigieuse qui faisaient tinter les grelots et claquer, le long des mollets, les lanières de cuir. Il y avait de grands coups d'estoc portés en cadence, avec des parades vives, des heurts simultanés de toutes les épées, de bruyants cliquetis d'acier. Et cela faisait songer à quelque scène de l'antiquité, à quelqu'une de ces pyrrhiques guerrières auxquelles se complaisaient les jeunes hommes de la Grèce...

Sur cette même estrade, bien d'autres danses suivirent, toutes très anciennes, quelques-unes remontant à des époques incalculables, tant ce peuple est de vieille origine. Il y eut aussi l'antique pastorale d'Abraham, qui fut jouée là, par «les jeunes garçons de la commune de Barcus» -- et où figurent, à côté du patriarche, les anges, les démons, voire même Chodorlahomor, roi de Sodome.

Ensuite, la nuit venue, on recommença sur la place publique, sans tréteaux cette fois et au milieu de la foule, la danse des épées, plus noblement barbare aux lanternes et sous la lune qu'à la lumière du jour. Puis, enfin un immense fandango entraîna tout le monde, filles et garçons, dans une même griserie de mouvement et d'alerte joie.

Ainsi, depuis une semaine, se succèdent à Saint-Jean-de-Luz ces fêtes de la tradition basque: toutes les danses de jadis, toutes les sortes de jeux de paume; des improvisations par des bergers inspirés, des concours de ces étranges cris de gaîté qui s'appellent *Irrintzina* et qui font frémir; des chants, des hymnes sacrées dans les églises... Et les exécutants de toutes ces choses portent des noms tels que ceux-ci, pris au hasard, dont les consonances semblent venir des plus primitives époques: Agestaran, Lizarraga, Imbil, Olaïz et Héguiaphal...

Cela se passe, il est vrai dans un décor, de plus en plus quelconque, devant des assemblées où les Béotiens dominant, et c'est si dépaysé, hélas! que par instants cela semble lamentable au milieu des ineptes sourires.

Mais, malgré tout, combien il est touchant, combien il est digne d'intérêt et de respect, l'effort de conservation, ou de religieux retour vers le passé, que ces fêtes représentent!...

IMPRESSIONS DE CATHEDRALE,

Burgos, à la tombée du jour, à la fin d'un dimanche d'avril, dans la splendeur d'un printemps méridional et dans tout l'or rose du couchant.

L'air est immobile, très doux; un rayonnement de soir sans joie s'épand de plus en plus, à mesure que s'accélère la fuite de la journée, sur cette ville du passé, isolée dans les terres, vieillie, mourante au bord d'un mince fleuve, sans communication avec le grand large marin qui vivifie et égaye; il semble que l'oppression de ce nom superbe: Burgos, de ce nom évocateur de magnificences anciennes, s'appesantisse, au déclin de la lumière, sur ces rues endimanchées, où circule, dans ses beaux habits modernes, l'Espagne d'aujourd'hui, si amoindrie auprès de l'Espagne d'autrefois.

La cathédrale, la très célèbre cathédrale, dès en arrivant, elle s'indique: au-dessus des maisons, apparaissent des choses qui se dressent très haut dans l'air jaune d'or, des flèches, des pointes, d'inimaginables découpures, si frêles avec leur ajouement excessif! On dirait des dentelles de papier qu'emportera le vent -- et elles sont là depuis des siècles, immuablement légères. Toutes rougies à cette heure, elles flamboient sous ce soleil déjà abaissé, qui bientôt n'éclairera plus qu'elles seules, laissant s'assombrir le fond des petites rues, où la foule du dimanche peu à peu rentre et disparaît dans d'obscurs logis...

Au coeur même de la ville, trône cette cathédrale, où l'on me conduit à travers un labyrinthe de maisons centenaires -- très vite, parce que je repars sitôt la nuit close.

Maintenant la voici. De grands murs percés d'ogives gothiques, des séries de marches, des portiques somptueux où tout un monde de statues, taillé dans la pierre rougeâtre, s'aligne et se superpose. Puis, de majestueuses grilles -- et subitement une pénombre crépusculaire, un froid de sépulcre descendant sur les épaules, une suave odeur d'encens dans une humidité souterraine: je suis entré, je pénètre dans un monde d'incroyables magnificences, dans une solitude sombrement enchantée. Devant moi, des lointains fuient, très obscurs, traversés çà et là par un rayon d'arc-en-ciel qui tombe de quelque vitrail, et des dalles bruissent sous mes pas, au milieu d'un silence, d'une sonorité de caveau...

C'est la cathédrale, la légendaire cathédrale, la merveille des vieux temps, plus surprenante que Milan, Strasbourg ou Tolède... Dans cet abandon du dimanche finissant, après que se sont tues les grandes orgues, que se sont éteints les encensoirs, elle est déserte et presque effrayante.

Au premier abord, on a un peu l'impression d'arriver dans une forêt pétrifiée, sous des arbres, démesurés. Les colonnes, les troncs monstrueux s'élancent tout enguirlandés de choses qui semblent des lierres, des mousses, et qui sont des sculptures fines et merveilleuses. En haut, partout où ces piliers déploient leurs arceaux comme des branches, les amas de feuillages s'enroulent, les frondaisons de pierre s'étalent, serrées, touffues, imitant un dessous de futaie -- et témoignant du patient travail de toute une génération d'hommes. Tout cela taillé dans la pierre vive, tout cela indéfiniment durable, malgré sa délicatesse rare, et déjà transmis à nous de très loin par les siècles passés.

Des grilles géantes, de trente pieds de haut, en bronze, en fer, prodigieusement travaillées, courent dans toutes les directions, entre les piliers énormes, séparant

de la grande nef une multitude de chapelles secondaires encore plus invraisemblablement magnifiques, où les feuillées délicates et infinies, les espèces de féeriques charmilles, qui, là aussi, montent jusqu'aux voûtes, ne sont plus de pierre, mais d'or étincelant.

Un homme, qui est le gardien de ces richesses, ouvre devant moi l'une après l'autre, avec des clefs ouvragées longues comme des dagues, toutes ces pesantes clôtures de fer ou de bronze, et le choc de ces portes qui se referment sur nous résonne longuement sous les hautes voûtes.

-- Il est trop tard, dit-il, pour tout voir, la nuit va tomber. Et il me presse.

D'abord, nous étions seuls dans ce lieu si splendide; puis, viennent quatre ou cinq paysans de la montagne, en vieux costumes, l'air craintif, sauvage et misérable, qui demandent la permission de suivre et se joignent à nous en tout petit groupe serré, regardant de près dans la pénombre les choses somptueuses, touchant du doigt les ors, soufflant les buées de leurs respirations sur les marbres.

Nous visitons le chœur, rempli de richesses inestimables, qui est enfermé à part dans une sorte d'immense cage en bronze ajouré et que cachaient de longs velums de brocart, retombant de toute l'élévation de la nef; des flambeaux de cinq ou six pieds de hauteur, en argent repoussé, s'y alignent devant le maître-autel ruisselant d'or. Ensuite, toutes ces chapelles secondaires, dont les grilles, en s'ouvrant, éveillent des sonorités toujours plus lourdes et plus longues, dans l'obscurité croissante; vues de près, leurs frondaisons d'or, imitant des acanthes, des chicorées légères, sont peuplées de centaines de personnages et d'animaux.

Ensuite encore, en nous pressant toujours davantage, on nous montre les tombeaux des saints «fondateurs»; l'homme qui nous conduit soulève brusquement les suaires de velours rouge et d'or qui recouvraient leurs images d'albâtre ou de marbre, leurs blanches statues couchées. Puis, nous traversons un dédale de cloîtres, emplis de souvenirs et de reliques, dont les portes sont fermées par d'étranges serrures à figure humaine, la clef s'enfonçant dans la bouche qui grimace. Et enfin, voici de nouveau l'immense nef, presque noire cette fois, et dans laquelle, au retour de notre course, nous rentrons tout à coup sans nous y attendre, par une petite porte sournoise.

De tout cela, aucune paix religieuse ne se dégage; au contraire, le sentiment d'une magnificence écrasante, orgueilleuse, implacable; non, pas même du calme, malgré tant de pénombre et de silence; pas même, une reposante unité, comme par exemple dans certains sanctuaires japonais de la Sainte Montagne qui sont, avec celui-ci, les plus splendides des quelques temples de dieux respectés encore par le temps. Dans cette extravagante surcharge de richesses, on sent je ne sais quoi de tourmenté, de lourdement humain, de presque sensuel. Un prodigieux passé s'évoque: toute l'Espagne des grands siècles regorgeant de puissance et d'or; mais la paix, la douce paix de tant d'autres églises chrétiennes, est absente d'ici...

J'ai déjà éprouvé que, voir pour la première fois les choses, furtivement, le soir, dans la fièvre des haltes courtes, est une manière d'en recevoir une impression complète, définitive et juste. Ainsi jadis, il y a bien longtemps, ayant fait ma première visite à l'Acropole d'Athènes au milieu de la nuit, en quelques minutes, au prix de mille difficultés et avec l'inquiétude de manquer le départ de mon navire, je

me rappelle y avoir entrevu la grandeur antique d'une façon saisissante et neuve que, depuis, dans les mêmes lieux, je n'ai jamais retrouvée. Je ne désirerai donc pas revenir à Burgos, plus tard et plus longuement; pour quelques incomparables détails que j'y découvrirais sans doute, mon impression d'ensemble serait affaiblie et diminuée...

Nous allions sortir.

Là-bas pourtant, deux minces flammes brillent, comme des lumières de Petit-Poucet, dans les lointains de la nef immense et, tout à côté, une forme noire se dessine agenouillée. Alors, voyons ce que c'est; approchons-nous, très doucement, sur les dalles si sonores, pour ne pas troubler ce fantôme en prière. Deux cierges -- oh! bien modestes -- brûlent là devant un tableau de la Vierge, qui est dans un recoin négligé, dans une niche tout infime derrière l'un des piliers monstrueux, mais trop somptueuse encore avec son cadre éclatant de dorures anciennes.

Et une femme se tient auprès, prosternée, vêtue de noir, la tête couverte de la mantille de deuil. Elle porte à son cou un bébé lamentable, enfant de quelques mois dont la figure vieillotte est déjà marquée par la Mort. Et elle prie ardemment pour lui, tandis que se consomment les cires, la pauvre en deuil, ayant choisi la plus humble des images pour lui offrir ses cierges de deux sous. Elle prie les yeux pleins de larmes. Et le contraste est accablant et cruel entre les prodigieuses richesses d'alentour et la robe de la suppliante; entre la durée persistante de ces milliers de saints habillés d'or et la fragilité de ce petit être sans lendemain, enveloppé de guenilles, qu'on a apporté là devant eux, qu'on essaye si timidement de leur présenter pour qu'ils en aient pitié, et qui va bientôt s'en retourner à la terre.

Elle est déjà décrépite, cette femme, dont l'attitude révèle une détresse sans bornes: quelque grand'mère peut-être, disputant à la mort le petit d'une fille morte; ou bien quelque mère ayant conçu dans un âge trop avancé un enfant non viable. Elle le tient et le couvre avec une tendresse infinie, le pauvre petit essai humain, qui doit à je ne sais quel hasard d'être si manqué et si misérable; elle abaisse un foulard noir sur son inquiétante figure qui exprime déjà une clairvoyante angoisse; elle entoure d'un châle son mince corps de poupée, à cause de cette humidité de sépulcre qui tombe sur lui des voûtes de pierre. Et elle reste à genoux, remuant ses lèvres pour des redites obstinées et vaines.

Voici maintenant qu'elle me regarde, avec ses yeux désolés, qui devinent sans doute une pitié dans les miens et qui semblent interroger: N'est-ce pas qu'il a une mine bien malade, mon pauvre petit? Je me détourne pour éluder sa question muette qui me serre le coeur, et je prends un air de m'intéresser à d'autres choses. Mais, l'instant qui suit, voyant que je reste là, elle lève de nouveau la tête vers moi, après un coup d'oeil sur la splendeur d'alentour; nos regards se croisent encore. Elle n'est pas bien convaincue, cela se devine, et ses yeux demandent, avec plus d'angoisse cette fois: Est-ce que vraiment vous croyez qu'elles m'écouteront, les divinités magnifiques?...

Mon Dieu, je ne sais pas, moi, si elles l'écouteront. À sa place, cependant, j'aurais préféré porter mon petit dans une de ces chapelles de campagne où se complaît la Vierge des simples. Les madones et les saints qui habitent ce lieu sont avant tout,

je crois, des êtres de faste et d'orgueil, endurcis dans la pompe séculaire. Non, je ne me les représente pas s'occupant d'une vieille pauvre en larmes et de son petit avorton qui va mourir...

PASSAGE DE SULTAN

La fenêtre par laquelle je regarde est celle d'un des kiosques du palais de Yeldiz, résidence habituelle de Sa Majesté le Sultan.

Et la fenêtre, il va sans dire, encadre un grand décor très spécial, très unique, qui, dès le premier aspect, fournit une précise indication de temps et de lieu.

C'est d'abord, dans un poudroisement de poussière, dans un flamboiement du soleil de juin, à midi, sous un ciel pâli de chaleur, une mosquée invraisemblablement blanche; mais une mosquée élégante et neuve, bien que construite en pur style ancien, une mosquée donnant l'impression des raffinements d'un Islam moderne, quelque chose comme nos nouvelles églises gothiques où des recherches d'archaïsme s'allient à des procédés perfectionnés; presque trop jolie, avec son haut portique couronné de trèfles arabes, avec les très fines découpures de ses fenêtres, la grâce de son minaret couvert d'ornements comme des retombées de stalactites et surmonté d'un étincelant croissant d'or. Aux alentours immédiats, tout est neuf aussi, et arrangé, sablé, ratissé; les arbres sont jeunes, les gazons peignés à la tondeuse et mêlés de corbeilles de fleurs, avec les soins habituels aux résidences princières.

Derrière la blanche mosquée tout en dentelles, qui occupe le milieu du tableau, qui en est le sujet principal et capital, apparaissent vaguement les grandes merveilles d'autrefois. Dans des lointains -- dont l'arrangement par plans superposés indique que l'on regarde de haut -- s'étagent le Bosphore, la silhouette de Scutari d'Asie; puis, cette chose incomparable qui est la pointe du Vieux-Sérail avancée sur les eaux de Marmara, avec les minarets, les coupoles et les cyprès de Stamboul: tout cela à peine esquissé en grisailles bleues, mangé de soleil au milieu des miroitements de la mer; tout cela, juste reconnaissable sous un voile de poussière lumineuse et occupant très peu de place dans les fonds, derrière la belle mosquée du premier plan -- comme, dans certains tableaux des Primitifs, ces maisons et ces palais qui se tassent, tout petits, sous les bras et contre les épaules des personnages du milieu... Mais c'est une telle merveille, cette pointe de Stamboul avec Sainte-Sophie et le Vieux-Sérail, que sa simple indication de présence suffit à évoquer, sous le décor moderne, le souvenir et le respect des passés magnifiques. Les routes, les allées, les avenues en lacet qui avoisinent la mosquée impériale sont pleines de soldats en marche, qui se rapprochent au son des musiques militaires, et, de plus en plus, ces troupes se condensent autour des blanches murailles ajourées du sanctuaire dans lequel on devine qu'une chose solennelle va se passer. On les voit de tous côtés se croiser, zigzaguer comme dans les défilés sans fin des féeries au théâtre; drapeaux de la cavalerie, bannières noires brodées d'argent, fanions rouges des lanciers passent et repassent les uns devant les autres, dans le nuage toujours plus soulevé de la poussière; les grands cuivres clairs des musiques étincellent au soleil, et les hauts chapeaux-chinois ornés de

queues de cheval; des sonneries et des fanfares éclatent, l'air est rempli du son grave et si particulier des trompettes turques. Toujours il en vient, des soldats, qui se massent suivant un plan connu, avec une régularité parfaite, et s'arrêtent soudain à leur poste de parade. Les plus rapprochés, ceux qui s'alignent en rangs serrés directement au-dessous de nous, contre les murs du kiosque, sont des Arnauts du nord de l'empire et des zouaves de la Tripolitaine en turban vert; troupes superbes d'ailleurs de tenue et d'attitude, d'ensemble et de beauté individuelle.

Maintenant, ils sont tous arrivés et ne bougent plus; ils se recueillent, car l'heure sainte de midi approche, et bientôt va se passer dans la mosquée la cérémonie pour laquelle on les a rassemblés tous, le «selamlıke», la grande prière du vendredi à laquelle assistera en personne Sa Majesté le Sultan.

Recueilli, on ne le paraît pas encore dans le salon où je suis; des diplomates y causent avec des ambassadrices, ou bien effleurent ensemble des questions politiques.

On ne l'est pas non plus dans le salon voisin, qui est bondé de monde, de femmes surtout: touristes de différentes nationalités d'Europe, auxquels, sur la demande des ambassades, le grand maître des cérémonies a bien voulu permettre de venir voir ces défilés du selamlıke. Et un aide de camp, le très aimable Mehmed-Bey, aux longues manches flottantes de Tcherkess, fait les honneurs du lieu, s'empresse à placer comme il convient les belles curieuses. -- Sa Majesté, qui passera ici même, sous ces fenêtres, sera-t-elle à cheval, ou bien en voiture? Question qui préoccupe beaucoup les spectateurs et à laquelle il est impossible de répondre. Le plus souvent, pour ce trajet de deux ou trois cents mètres entre le palais et la mosquée, le Sultan trouve plus simple de monter en voiture et de faire suivre, tenus en main, ses chevaux d'armes; alors c'est un regret pour les yeux, car Sa Majesté a très grand air à cheval et d'ailleurs répond mieux ainsi à l'idée que nous nous faisons d'un Khalife, que passant en landau comme n'importe quel souverain d'Occident.

Cependant, l'heure s'avance; l'escalier de marbre de la mosquée vient d'être recouvert en hâte du précieux tapis rouge sur lequel le Sultan posera les pieds, et, de chaque côté de la porte, se sont rangés d'étranges groupes asiatiques; longues robes vertes, jaunes ou orangées, éclatantes sur le blanc neigeux des murs; têtes brunes au regard sombre, coiffées de larges turbans: -- prêtres délégués de là-bas, de la Mecque ou de Bagdad, des contrées si lointaines sur lesquelles le Calife étend son religieux empire, ils apportent au milieu de l'Orient modernisé d'ici la note farouche et charmante des temps anciens...

Par l'avenue sablée, que les troupes bordent d'une double haie et maintiennent libre, commencent à arriver des dignitaires de toute sorte qui se rendent à la prière, des officiers surtout, des généraux, des maréchaux, tous les chefs de la vaillante armée turque; -- mais on les regarde peu, dans l'attente de voir bientôt passer le Sultan....

Voici, dans d'élégantes voitures fermées, les princesses de la famille impériale; -- mais un nuage de mousseline dissimule leurs costumes et leurs visages...

Le soleil flambe; dans les salons clairs et blancs, sur la mosquée claire et blanche, dans les lointains troublés de miroitements et de poussière, rayonne une lumière puissante, et il semble que la chaleur soit alourdie encore par la présence de ces

milliers d'hommes en armes, qui se tiennent massés là, ne parlant pas et retenant leur souffle.

Un à un, continuent d'arriver à pied les grands personnages conviés au selamlıke; les princes impériaux, les aînés avec leurs aides de camp, les plus jeunes, enfants en costume militaire, avec leurs précepteurs. Un succès de charme, quand passe un petit être ravissant, chamarré de croix, qui marche svelte et noble sous son costume de marine, tournant vers les curieux sa jolie figure intelligente; dans le salon des touristes, où on ne le connaît pas encore, quelques têtes de femmes, aux chapeaux fleuris comme des jardins de mai, se penchent à la fenêtre pour le voir, et demandent: qui est-ce? -- C'est le petit prince Burhan-Eddine, le dernier des fils de Sa Majesté.

Bientôt midi. On regarde du côté du palais. On consulte les montres -- montres de voyageurs, jamais d'accord, réglées à toutes les différentes heures d'Europe. Dans les troupes, qui se rectifient et dressent la tête, court un frémissement annonciateur de l'approche souveraine. Les musiques, à grands éclats de cuivre, entonnent ensemble l'hymne impérial. Et là-haut, à la galerie aérienne du minaret blanc, sous le croissant d'or, le muezzin vient d'apparaître, tout petit dans le ciel et dans le soleil, -- le muezzin qui va chanter la sainte prière...

Midi! Soudain les musiques se taisent, s'arrêtent au milieu de leur phrase, comme frappées et muettes; un silence se fait, inattendu, subit, saisissant, comme sous l'oppression de quelque chose d'un peu terrible, et les troupes se figent dans une immobilité haletante. Alors les trois cris: Allah! Allah! Allah! sortis ensemble formidablement de cinq mille puissantes poitrines de soldats, ébranlent l'air inerte et chaud... Et, dans le silence, qui retombe encore, après cette clameur immense, le souverain passe.

Il est en voiture, ayant devant lui Osman Pacha, le héros illustre de Plewna; il passe très vite, tandis que toutes les têtes s'inclinent.

Et de là-haut, du ciel de feu blanc, tombe le chant du muezzin, l'appel oriental, l'appel séculaire; la voix merveilleuse, choisie entre toutes les voix, domine les bruits terrestres, couvre les commandements militaires et la vague rumeur de tant de milliers d'hommes; elle est fraîche, facile et infinie, un peu étrange aussi, avec son timbre mélancolique de hautbois. Ses fugues rapides et désolées s'envolent et s'abaissent, légères au-dessus des têtes humaines, jetant une mystique impression d'Islam, même, aux étrangers incroyants assemblés là pour un spectacle...

Le Khalife, descendu de son landau, gravit l'escalier de marbre sur le tapis rouge. Les robes orientales et les sombres turbans, qui étaient échelonnés le long des marches, se prosternent, jusqu'à terre. Les dernières notes de la voix céleste, devenues plaintives, se meurent là-haut -- et c'est fini. Le Khalife est passé. On se reprend à respirer et à parler avec liberté, après le saisissement religieux, et les conversations recommencent, dans les groupes cosmopolites du kiosque, tandis que défilent, tenus en main, de beaux chevaux d'armes, blancs, harnachés d'or... L'instant a été court, furtif; mais c'est égal, on a senti encore, avec un frisson, au milieu de la mise en scène splendide, le frôlement d'un de ces êtres spéciaux qui s'appellent empereurs ou rois, et en qui de grandes nations se personnifient.

PASSAGE DE REINE

J'habite en France, mais sur une sorte de balcon avancé qui regarde l'Espagne. Des fenêtres, des terrasses de ma maisonnette à demi baignée dans la Bidassoa, je vois et j'entends tout ce qui se passe sur la rive d'en face, qui n'est plus française.

Aujourd'hui, jour quelconque, en pleine splendeur d'été, voici tout à coup une agitation inattendue des cloches de là-bas: l'église de Fontarabie, l'église d'Irun, les couvents de moines, sonnent, sonnent, comme pour les grandes fêtes carillonnées... Puis, c'est un large drapeau national, rouge à bande jaune, qui monte bien vite au-dessus du château de Jeanne-la-Folle, éclatant de couleur sur le brun sombre des montagnes, -- et des barques françaises, qui se hâtent de partir vers Fontarabie, emmenant des gens d'ici comme pour un spectacle.

Qu'est-ce qu'il y a?... J'interroge un batelier par ma fenêtre:

-- C'est la Reine! la reine d'Espagne! Nous allons la voir passer!

En effet, je savais, que, chaque été, Sa Majesté la Reine Régente venait de Saint-Sébastien faire un pèlerinage de quelques heures au vieux Fontarabie.

-- Tiens, si j'allais, moi aussi, *voir passer la Reine*, mêlé à la foule des paysans et des pêcheurs!

Et je descends prendre place dans la joyeuse barque, où une bande de jeunes filles et de jeunes garçons échangent leurs gaîtés naïves en une des langues les plus vieilles et les plus mystérieuses du monde, avec ce roulement sonore et léger des *r* qui est particulier aux mots basques

Dix minutes sur cette Bidassoa, endormie et lente, à l'heure de la haute marée, sous l'éclatante lumière méridionale, -- et nous abordons à la rive espagnole, au quai désert de Fontarabie.

Elles disent, les jeunes filles, qu'il est déjà presque trop tard: la Reine va sortir de l'église et s'en aller; alors il faut courir...

Par un raccourci familier, lestement nous grimpons, entre des maisons du plus noir moyen âge, sinistres et mortes sous le soleil ardent, -- et tout de suite nous voici dans l'étonnante vieille rue des Chevaliers, à côté de l'église aux murs de forteresse blasonnés si magnifiquement.

Bien tard, en effet, à peine le temps d'ôter nos bérets, d'ouvrir nos yeux éblouis de soleil, la Reine passe, très vite, très vite, dans une voiture découverte que des mules emportent ventre à terre sur les bruyants pavés. A peine apparue, à peine reconnue, la Reine est déjà en fuite rapide, ayant à ses côtés l'enfant roi, qui se retourne une demi-seconde pour jeter sur l'église ses jeunes yeux profonds. Et si simplement habillée, cette Reine, d'après l'usage moderne qui exige que les souverains ressemblent le plus qu'ils peuvent à leurs sujets; il est vrai, tellement reine d'aspect, malgré sa simplicité voulue, que, dans ce cas particulier, la confusion ne serait guère possible.

Je souris du désappointement de mes compagnons de barque, accourus de notre France où il n'y a plus de rois dans l'espoir sans doute d'admirer une belle robe dorée. Mais vraiment ce nivellement étrange qui emporte tout, les usages, les traditions, les costumes, la pompe et les splendeurs, me frappe davantage, ici,

dans ce décor si intact du passé espagnol, parmi ces sombres maisons armoriées, et au carillon d'honneur de toutes ces cloches d'autrefois...

Là-bas, au bout de l'antique petite rue, déjà la voiture royale va disparaître, -- et les campagnards, les pêcheurs attroupés près de l'église, sont lents à remettre leurs bérets, lents à s'agiter et à élever la voix, comme après une émotion un peu religieuse. Tous Carlistes, pourtant, par bien ancienne tradition; mais on sent que, à ceux-là même, la souveraine et la mère qui vient de passer, simple et grave dans sa robe unie, impose le sympathique respect par le seul charme de sa présence.

PAPILLON DE MITE

Dans ma maison familiale, -- dans mon logis particulier qui est comme un coin d'Orient ancien -- un soir terne et voilé de printemps, entre les rideaux sombres et presque fermés, une lueur de crépuscule se glisse, triste, dessinant une longue raie dans l'air obscur.

Des plis d'une tenture murale en velours rouge, brodée d'archaïques dessins d'or, quelque chose d'infiniment petit s'échappe, comme attiré vers cette traînée mourante de jour, et, une fois là, se met à voltiger follement: un à peine visible papillon gris, un fêtu ailé, qui sans doute vient d'éclorre au renouveau si pâle de cette année.

La saison d'avant, tandis que je courais les mers chinoises, il avait été quelque affreux petit ver, rongeur en sournois la trame du velours précieux, dans la continuelle obscurité et le continuel silence de cet appartement.

Et, aujourd'hui, une vie toute neuve grisait cet atome, et ce peu d'espace lui semblait grand, et cette pénombre lui semblait, de la lumière. C'était son heure jeune, et son heure exubérante, et son heure d'amour, et le but et le couronnement de toute son inférieure existence de larve. Vite, vite, dans le délire d'exister, il agitait ses ailes de soyeuse poussière, pour décrire ces petites courbes gaies et fantasques...

En passant, je le fis tomber d'une pichenette irréfléchie, Alors, par terre, sur le rouge pourpre d'un tapis oriental, je distinguai de nouveau son petit corps abattu, secoué du tremblement de la fin, -- et, par pitié, pour replonger sans plus de souffrance ce rien dans le néant de tout, je posai le pied sur sa microscopique agonie...

Après, je restai songeur une minute... Qu'est-ce donc que cela me rappelait? Quelque chose d'à peu près semblable, une sorte d'agitation, de papillonnement gris pareil, m'ayant causé jadis, ailleurs, une courte mélancolie de même ordre, mais plus vive... Où donc avais-je vu ça?

Ah! oui!! ... A Constantinople, un soir d'avril terne comme celui-ci, sur le pont de bois qui réunit Stamboul à Péra!... Je passais, à la tombée d'une journée de printemps, brumeuse comme aujourd'hui. Tous les mendiants qui hantent ce lieu étaient à leurs postes; le long des rampes, leurs figures coutumières s'alignaient: aveugles, estropiés, idiots rongés par des plaies. Entre autres, un enfant lamentable de quatre ou cinq ans, aux mains recroquevillées, aux yeux malades, chaque jour immobile à sa même place, effondré sur des loques, au bord du

trottoir, apathique et lent comme une larve. Et, derrière lui, sa mère accroupie, vieille femme exhibant les moignons rouges de deux jambes tranchées au genou. Les gens passaient, affairés ou flâneurs, les cavaliers, les voitures, les hommes en fez rouge, les belles voilées des harems. Et, derrière ces foules, Stamboul échafaudait magnifiquement ses dômes dans le triste ciel crépusculaire.

D'une voix presque douce, la femme sans jambes appela son petit, disant en turc: «Viens mettre ton manteau, Mahmoud! viens vite, voilà le vent qui froidit!»

Il se leva docile et il vint. Son manteau était un vieux petit burnous sordide, grisâtre à rayures indécises, d'une forme orientale avec un capuchon. La mère lui tendait cette loque, et il présentait ses menus bras que terminaient des mains croches. Mais tout à coup, avant que la seconde manche fût passée, il s'échappa, dans un subit élan d'espièglerie, et il se mit à courir, à courir, décrivant des cercles fous devant les passants, s'amusant à agiter, dans le vent froid qui se levait, les manches de son burnous comme des ailes...

Un peu de l'éternelle et si fugitive jeunesse, un peu de cet enfantillage joueur du début de la vie, qui est commun aux hommes et aux bêtes, venait par hasard de s'éveiller en lui. Parmi ses ascendants, jadis il avait dû avoir, comme tout le monde, des êtres sains, connaissant les élans de la joie physique, de la simple joie d'exister et de se mouvoir; alors quelque chose de ces disparus revivait furtivement dans sa frêle chair atrophiée.

Je le regardais, étonné, l'ayant toujours connu inerte, et je ne sais quelle impression d'infinie tristesse se dégageait pour moi de sa pauvre petite gaîté si éphémère, de sa course follette, du papillonnement de son burnous grisâtre dans le vent refroidi et dans la lumière pâlie...

La mère sans jambes s'inquiétait à cause des chevaux, des voitures; l'appelait, se fâchait, essayant de se traîner vers lui pour l'attraper. Mais il tournait toujours, autour des groupes indifférents qui passaient; il tournait éperdument, semblable aux phalènes grises des soirs...

Il revint pourtant s'accroupir à son poste de misère; il reprit son attitude effondrée et ne bougea plus. Ce fut fini, brusquement, comme cela avait commencé.

Quelque chose de plus cruel que la pichenette donnée au papillon de mite venait d'abattre ce petit être déjà pensant: l'inquiétude du gîte et de la soupe du soir; la conscience d'être si misérable et si différent des autres, d'avoir des mains mortes et d'être un paria.

Tête baissée, il regardait maintenant par terre avec une impression sournoise et mauvaise, clignant ses paupières pleines de mal...

Entre lui et le papillon de mite, l'association qui s'est faite dans ma mémoire est encore plus intime que je n'ai su l'exprimer...

PROFANATION

-- Le fossoyeur est là dans le jardin, qui vient avertir le commandant que les trous sont faits!

Avec l'alerte accent gascon, cette sinistre phrase m'est dite, un matin de printemps, par un marin tout jeune, à la voix fraîche et gaie.

Un matin de printemps, un beau matin de mai rayonne sur le pays basque. Et il y a tant de vie neuve épandue partout, tant de joie dans l'air, tant de sève montante dans les plantes vertes, que la mort semble un noir rêve improbable... Cependant, à la porte de mon jardin plein de roses, se tient le vieux homme annoncé, le fossoyeur aux mains souillées de terre...

Il s'agit de pauvres petits matelots bretons, enfants d'une vingtaine d'années, noyés il y a quatre ans dans les brisants de la Bidassoa, et que l'on exhume aujourd'hui. Le cimetière où ils dormaient est devenu trop étroit, trop plein de morts; il faut les réveiller et les déplacer. L'équipage de leur navire, que je commande en ce moment, vient d'acheter pour eux, à perpétuité, un terrain où pieusement on va les coucher tous ensemble. Et, comme leur famille est loin, c'est à moi que revient le soin de surveiller ce changement de demeure.

Les trous sont faits. Donc, il est temps que je me rende. Et je prends, à la suite du vieux déménageur de morts, le sentier bordé de marguerites, de véroniques, de germandrées, de graminées folles, qui mène à l'enclos des suprêmes paix.

Du haut d'une colline au bord de la Bidassoa, le cimetière regarde de grandes profondeurs lumineuses, de grands déploiements de mer et de montagnes qui sont, à cette heure, de tous les bleus connus, depuis les plus pâles et les plus diaphanes jusqu'aux indigos les plus intenses. L'air, étonnamment suave à respirer, est plein de senteurs d'aubépine, de senteurs de lis. Et le cimetière est tout en fleurs; on dirait d'un jardin privilégié où les choses pousseraient à profusion; des lis blancs, fleurs d'autrefois, déjà un peu archaïques, montent çà et là leurs longues tiges au-dessus des tombes; des oeillets s'étendent en bordures et en tapis; des pâquerettes de pleine terre forment de grands bouquets réguliers; il y a surtout des rosiers du Bengale fleuris avec une surprenante abondance: ils sont des gerbes roses, des masses roses qui se détachent délicieusement sur le bleu des lointains. Le mois de mai méridional a jeté sur ce lieu une exquise parure éphémère, et il fait aujourd'hui un temps rare, même dans le Midi; un temps limpide parmi les plus limpides, et calme, tiède sans accablement, presque immobile avec de légers souffles tout imprégnés de vie, qui passent... Et on a beau avoir éprouvé tant de fois combien sont trompeurs ces mirages des printemps, on s'y laisse prendre encore, comme on s'y laissera prendre toujours, jusqu'à l'heure de la vieillesse sombre. On s'abandonne à une sorte de bien-être, d'intime ivresse de vivre, qui semble ne jamais devoir finir, pas plus que cette fête de lumière et de jeunesse qui est ce matin partout, immense, rayonnante et douce...

Les trous sont creusés jusqu'à découvrir les planches pourries des cercueils; mais on s'est arrêté là, suivant l'ordre que j'avais donné; on m'attend pour soulever ces couvercles d'épouvantes.

Allons, commençons par *Yvon Gaëlo, vingt-deux ans, gabier*, dont le nom se lit en lettres blanches sur une pauvre petite croix de bois noir renversée parmi des oeillets et des marguerites.

Le vieux fossoyeur descend, s'enfonce jusqu'à disparaître entre les parois de la fosse fraîchement ouverte; un autre homme, son aide, reste en haut, près du bord, attentif à ce qui va se passer...

Un premier coup de pioche, du côté des pieds, dans les planches qui cèdent et s'émiettent; alors, au milieu d'une terre grasse, plus noire que celle d'ailleurs, des

débris informes apparaissent. Le fossoyeur tire sur quelque chose de long et de noirâtre: une jambe, qui se casse au genou et lui reste dans la main:

-- Allons, dit-il à l'homme d'en haut, ils sont trop avancés, il faudra les avoir par morceaux; va-t'en vite chez nous chercher *la corbeille!*

Et tout courbé sur sa besogne, il gratte là dedans avec ses ongles, ramassant un à un des doigts de pied qu'il range en petit tas, comme un jeu d'osselets.

-- Je ne les croyais pas si avancés que ça, continue-t-il; c'est vrai que, de ce côté du cimetière, ils finissent toujours plus vite...

En effet, il n'y a plus guère que des ossements, qui se tiennent à peine entre eux. Le soleil de mai plonge au fond de cette fosse, aussi gaîment que sur les fleurs voisines, il descend sur ces choses longtemps enfouies, qu'on s'imaginerait faites pour s'agiter dans les ténèbres, dans les confuses pénombres des nuits, et qu'on est presque surpris de voir si nettement éclairées et si définitivement inertes.

L'horreur qu'on attendait en est déjà moindre: elles diffèrent si peu, ces pauvres choses de la terre d'à côté où les roses puisent la vie...

Voici la corbeille d'osier arrivée, et les débris s'y entassent. Le déterreur procède par méthode, en remontant peu à peu vers la tête du mort; les jambes, retrouvées; tous les doigts des pieds, comptés avec soin, il découvre à présent les os plus larges du bassin, que de vivaces racines traversent, enlacent d'une infinité de filaments blancs...

En remontant toujours, voici le plus horrible, la poitrine, entre les cercles encore rougeâtres qui sont les côtes, apparaissent des tas de pourriture noire, des amas de vers. Alors, malgré le souriant soleil, malgré toutes les fleurs trompeuses, un frisson de révolte et d'effroi passe en nous, et le vieil homme lui-même se redresse hésitant.

Il prend son parti toutefois, réunit ses deux mains, les doigts joints, et puise dans ce thorax comme avec une cuiller... Il a raison, en somme; tout cela n'est que de la matière inoffensive, fécondante pour les racines profondes, déjà presque de l'humus, qui passera dans les branches des rosiers à la pousse prochaine

Et, de nouveau, mais définitivement cette fois, l'horreur s'en va; la révolte, le dégoût, font place à je ne sais quelle résignation grave, et il me semble que, moi-même, s'il le fallait, pour quelque pieux devoir ou pour quelque agreste besogne de culture, j'oserais toucher à de tels débris. C'est presque une impression apaisante que de surprendre ainsi, à la lueur du grand soleil, le mystère des transformations souterraines; de voir que *ce n'est que cela*, un cadavre, qu'au bout de trois ou quatre années c'est déjà si peu humain, si proche du terreau et des pierres. Et on comprend mieux les dernières volontés de certains penseurs, d'Alphonse Karr entre autres: être enfoui entre des planches très minces, à peine solides, pour pouvoir retourner plus vite à la terre...

La corbeille s'emplit toujours on y a jeté aussi des fragments encore reconnaissables de la chemise du matelot et sa cravate presque intacte.

Voici que l'homme y jette même un morceau du cercueil; alors je lui demande:

-- Pourquoi, ce bout de bois?

-- Oh! répond-il, c'est pour *ce qui tient après*; tenez, voyez, ça vient de lui, *c'est de ses vers*.

Et il retourne la planche pour me montrer, en dessous, un amas de larves qui s'y tient collé.

Le soleil monte, monte radieux dans le ciel tout bleu. L'heure de midi s'avance avec une tranquille splendeur. Du sol, s'exhale une odeur de menthes, d'herbes surchauffées, qui va, jusqu'à l'heure plus fraîche du soir, dominer le parfum de toutes les fleurs d'ici, roses, oeillets, giroflées ou chèvrefeuilles. Il y a comme une joie infinie dans l'air; la vie épand ses mille puissances, le renouveau sourit délicieusement partout. Là-bas, très loin, les nappes étincelantes de la mer viennent de se couvrir d'innombrables petites voiles blanches: toute la flottille des pêcheurs de Fontarabie qui prend gaîment le large, emportée par la brise légère. Sur le mur de l'enclos, des enfants frais et rieurs se sont perchés, pour voir ce que nous faisons, et, près de moi, deux belles filles, coiffées du foulard basque, regardent tranquillement la corbeille si remplie.

Le vieux fossoyeur continue de fouiller avec ses doigts

-- Oh! s'écrie-t-il, voyez si on a raison de dire qu'ils tombent tous du même côté, la tête sur la gauche La voilà, la tête, et regardez un peu de quel bord elle est tournée!... Oh! ces dents, c'est-il blanc! c'est comme du lait!

Il prend la tête dans sa main, l'élève hors du trou, toute suintante et rougeâtre, au plein soleil:

-- Mais, regardez-moi ces dents! c'est-il joli!... Dame, aussi, des tout jeunes, des enfants, comme ça, et des si beaux enfants qu'ils étaient!

Puis, s'adressant aux deux belles filles qui sont là, curieuses et nullement recueillies:

-- Le jour de leur mort, j'en connais plus d'une au pays qui a pleuré, allez!... A leur enterrement, tenez, je m'en souviens comme si c'était d'hier, je parie qu'il y avait plus de trois cents personnes!... Ah! les cheveux à présent; tenez voilà les cheveux!

Et il met, sur le tas des débris, des choses légères qui ressemblent à de l'étoffe blonde...

Cependant, elle est trop pleine, la corbeille, posée tout au bord de la fosse; il s'en détache un amas de pourriture noire qui retombe sur le vieux déterreur, sur son cou, dans sa chemise ouverte...

-- Oh! fait-il, un peu décontenancé tout de même.

Et il se secoue:

-- Je l'aurais préféré de son vivant pour me tomber dessus, bien sûr! ... Enfin, ça ne me tuera pas, je pense bien!

La besogne pénible s'avance.

Les trois premiers sont déjà partis par morceaux. Nous en sommes au quatrième, *Jean Kergos, timonier*. Près de sa jambe, à la hauteur où la poche de son pantalon pouvait être, le fossoyeur trouve une petite chose noire, qu'il dépose à mes pieds: une bourse de cuir, avec un fermoir en métal... Ah! c'est que celui-ci, rapporté à la plage par une lame au bout de huit jours seulement, n'avait sans doute pas été déshabillé avant sa mise au cercueil.

Je fais ouvrir cette bourse. Elle contient des pièces d'argent, des sous espagnols, puis des boutons de marine, avec des aiguilles pour les recoudre. Pauvre garçon, il était un soigneux, probablement, un qui aimait avoir sa tenue de matelot bien en ordre... Allons, qu'on lui rende sa bourse et ses bibelots de couture; dans le panier tout cela, avec ses os et les débris de sa chair. Gardons seulement ses pièces

d'argent: il a peut-être, qui sait, quelque vieille mère indigente, à qui ce legs suprême fournira du pain.

Quand la corbeille a été remplie une dernière fois, je quitte ces fosses vides pour la suivre, tandis qu'on l'emporte, par les petites allées paisibles si envahies de graminées folles, si fleuries de roses. L'air très suave est à la fois chaud et léger. Des oiseaux chantent et des abeilles bourdonnent. Vraiment, je n'ai jamais vu journée plus charmante, temps plus enchanteur, ciel de renouveau plus rempli de mensongères promesses douces. Et les apaisements inattendus continuent de se faire en moi-même, apaisement de l'effroi physique d'après la mort, apaisement de l'horreur des cimetières, résignation aux pourritures promptes, dans cette terre où descendent les racines amies, transformeuses de tout...

Voici le trou préparé pour les réunir. Au fond, dans une grande caisse en bois blanc, où sont déjà les débris mêlés des autres, on jette le contenu de cette quatrième corbeille. Alors tout mon calme d'esprit s'en va, à contempler cet amas d'os rouges, de lambeaux de drap de marine, de pourriture noire et de vers, qui a été quatre jeunes hommes, quatre beaux matelots... Des boules rougeâtres, -- les crânes, -- se détachent sur ce fouillis sans nom, la tête de l'un entre les tibias de l'autre, dans une promiscuité atroce, dans un désordre ridicule et pitoyable... Anxieusement je me demande si nous ne venons pas de commettre, dans un dessein pieux, la plus odieuse des profanations... Oh! laisser les corps en paix, là où ils sont couchés, ne pas rouvrir les tombes, ne pas porter la main sur les ossements!...

Les Orientaux encombrant leurs villes de cimetières, plutôt que de violer une sépulture; ils détournent un chemin plutôt que de déranger le plus humble des morts... Mais, comme nous sommes loin, nous, de leurs respects exquis! ...

L'OEUVRE DE MER (1)

[(1) Le siège de l'*Oeuvre de Mer*, dirigée par l'amiral Lafond, est à Paris, 5, rue Bayard.]

Peut-être ai-je détourné autrefois un petit courant de sympathie et de charité vers cette race héroïque de matelots qui est vouée, de père en fils, à la pêche d'Islande. On a versé quelques larmes sur les Yann et sur les Sylvestre, sur les Gaud et les vieilles grand'mères Moan, qui sont innombrables dans ces familles de pêcheurs. Et, à une époque où la mer avait fait plus nombreux que jamais les orphelins et les veuves, mes amis inconnus ont généreusement donné sur ma demande; j'ai eu l'inoubliable joie d'aller distribuer à Paimpol de larges aumônes. Eh bien! ils sont encore les heureux, ces Islandais-là, qui meurent, comme «Yann» et comme l'équipage de la *Léopoldine*, en pleine santé et en pleine vigueur, emportés soudainement par les lames au milieu de quelque tourmente.

Et c'est pour de plus déshérités que je tends la main aujourd'hui; c'est pour ceux que la maladie vient prendre en mer, pendant la saison de pêche, sur ces eaux lointaines et glacées; c'est pour ceux qui finissent là dans des agonies affreuses, éternellement secoués et éternellement mouillés, à bord de bateaux inhabitables, où personne ne sait le premier mot de ce qu'il faudrait faire pour les guérir. Ils n'ont

même pas, ces braves, les secours élémentaires que le dernier de nos rouleurs de grands chemins est assuré de trouver dans les hospices de France.

Cette mortalité, par les maladies qu'on ne soigne pas, est énorme chaque année, et il est révoltant de se dire qu'on n'a pas enrayé cela encore, quand c'était si facile!

Une oeuvre enfin vient de se fonder dans ce but. Une société s'est constituée pour équiper des navires-hôpitaux qui iront dans les parages d'Islande, et où les malades seront recueillis, -- recueillis et presque toujours sauvés, car, en général, il suffira des moindres soins, des plus ordinaires remèdes, pour rétablir ces constitutions robustes.

Mais l'argent manque encore à cette société si nouvelle. Donc, il faudrait donner maintenant, donner pour empêcher de si misérablement mourir tous ces malades de là-bas: pères de famille vaillants et jeunes, ou fils de vieilles femmes veuves, ou grands aînés et soutiens de petites nichées à l'abandon, ou désirés de pauvres fiancées en coiffe blanche...

PASSAGE DE CARMENCITA

Ceci se passait, il y a, hélas! plus de vingt années.

Tout jeune midship, j'avais l'air d'un enfant attaché à la majorité de l'amiral qui commandait alors la station des Mers du Sud.

Je ne me rappelle vraiment plus qui m'avait présenté chez cette amie Carmencita... A Valparaiso, dans ce quartier solitaire, éloigné des quais et des navires, qui s'appelle l'Almendral, elle habitait, au milieu d'un jardin, une belle, maison dont les fenêtres étaient grillées de barreaux de fer suivant l'usage de l'Amérique du Sud. Elle pouvait avoir de trente-cinq à trente-six ans, l'âge de la beauté finissante pour les Espagnoles de cette côte, et, à mes yeux très jeunes d'alors, elle paraissait déjà une personne sans conséquence. Elle ne prétendait pas le contraire, d'ailleurs, malgré ses toilettes élégantes que les paquebots rapides lui apportaient directement de Paris: «Je suis une si vieille fille!» avait-elle coutume de dire.

Nous nous étions bientôt liés d'une intime amitié dans le sens de ce mot le plus absolument honnête et chaste. Je lui consacrais mes soirées, toutes les heures de liberté que me laissait le service du bord, -- et maternellement elle me faisait chaque jour conjuguer mes verbes espagnols. Sa figure fine, un peu jaunie, un peu -- oh! si peu pourtant -- parcheminée, consistait en deux yeux exquis, allongés à n'en plus finir, dont les cils frisaient, dont les coins, dès qu'elle souriait, se relevaient à la chinoise. Et je me disais: «Comme elle *a dû être jolie!*»

Généralement silencieuse, répondant par des demi-mots, des clignements ou des moues, elle était spirituelle comme un singe, avec une nuance de moquerie sans la moindre noirceur.

Elle était très habile à lire dans la main, et volontiers je lui laissais longuement la mienne, ayant toujours quelque question nouvelle à lui poser sur mon avenir.

Dans sa maison, surtout le soir, dès que tombait la nuit, j'éprouvais, malgré les tentures et les meubles d'Europe, des impressions d'exil très lointain: c'était ce

quartier isolé, toujours silencieux; c'était la pensée du long trajet qu'il faudrait faire dans les rues vides pour rejoindre les quais animés de matelots, et la perspective de ces deux kilomètres à parcourir ensuite en embarcation, sur une mer souvent agitée, pour rejoindre mon navire avant minuit, -- les midships, sur la côte chilienne, n'ayant pas encore le droit de découcher, ni même de dépasser l'heure de Cendrillon. En plein jour, son jardin me dépaysait aussi beaucoup; c'étaient pourtant des arbustes à petites feuilles et à petites fleurs, qui poussaient là comme dans les pays tempérés qui ont un hiver; mais tous, nouveaux pour moi, inconnus: plantes de l'hémisphère austral, soumises au froid d'un hiver inverse du nôtre... Un de ses grands moyens de charmer était la musique. Elle avait des doigts merveilleux; elle jouait surtout *Liszt* d'une façon tourmentée et délicieuse, où se mêlait une certaine étrangeté exotique. Je lui demandais souvent aussi des *habaneras*, des *séguidilles*, toutes sortes de danses espagnoles ou chiliennes. Et, une fois, comme elle m'en jouait une dont le rythme me semblait nouveau, je lui demandai ce que c'était?

Ça... dit-elle! Une Sema-Couëque_!... La danse d'ici!... Comment, vous ne connaissiez pas?...

Plus tard, je devais souvent voir cette *Sema-Couëque*, chez les jolies *Cholas* (qui sont des métisses de sang espagnol et indien). Mais pour le moment, non; je ne l'avais pas pratiquée encore.

-- Oh! continua-t-elle; eh bien, nous allons vous la danser, et même vous l'apprendre.

Vite, elle manda Juanita, Mercédès et Pilar (quinze à dix-huit ans), ses trois nièces, qui demeuraient au bout du jardin avec leur mère. Et, quand furent en place les danseuses, tenant chacune, au bout d'un bras levé, son mouchoir à la main, brusquement elle se leva encore du piano où elle allait jouer cette *Sema-Couëque*:

-- Oh! dit-elle, il faut chanter plutôt, chanter comme les *Cholas*, et moi je vais vous faire le tambourin.

Les petites chantèrent en se balançant, et, elle, l'oeil changé, l'oeil presque indien, tapait sur le bois sonore de la table d'harmonie, avec ses petites mains sèches qui semblaient devenues des bâtons, marquait le *pan pan! pan pan!* saccadé de la *Sema-Couëque*.

Pour que ce fût complet, ce soir-là, on servit même le mathé, qui est une infusion traditionnelle de l'Amérique du Sud et que l'on boit à l'aide d'un tube de roseau. J'eus vite fait d'apprendre. Et cela devint de tradition pour nos fins de soirées, auxquelles assistaient toujours Pilar, Mercédès et Juanita: «Si nous dansions *la Sema-Couëque*__!»

Une fois, la veille de quitter le Chili et de partir pour la Polynésie, je voulus qu'elle dansât elle-même:

-- Oh! dit-elle, une si vieille fille comme je suis!... Vraiment, Pilar, est-ce possible, ce qu'il me demande?

-- Monsieur, répondit Pilar, personne à Valparaiso ne danse comme tante Carmencita!

Avec une grâce souple et légère, elle se mit à danser. D'abord sa taille mince se balançait sur ses hanches qui ne se déplaçaient presque pas, agitées à peine d'un

petit mouvement rythmé. Puis, tout à coup, elle partit comme envolée à la cadence étrange, et tourbillonna.

Alors, pour la première fois, il me parut qu'elle était jeune...

Nous nous revîmes dix-huit mois après, à mon retour d'Océanie. Escale courte et mélancolique, avant le départ pour la France, les grands adieux. Je la trouvai vieillie, -- surtout après ces Tahitiennes si jeunes, auxquelles je venais de m'habituer. En mon absence, ses cheveux s'étaient mêlés de fils argentés, et une de ses jolies dents blanches avait été dorée.

Dans son jardin, les plantes australes perdaient leurs feuilles: on était en avril, le commencement de l'automne, là-bas...

Nous nous quittâmes, nous promettant de nous écrire.

Puis, avec le temps, les lettres s'espacèrent -- et, je ne sais comment, finirent.

Vingt-trois ans, c'est une telle éternité!...

De plus en plus rarement, je songeais aux Mers du Sud, à Valparaiso, à l'Almendral, me disant: «Elle est vieille aujourd'hui, ma pauvre Carmencita, courbée peut-être, avec une chevelure blanche...»

Et, cette nuit, voici que j'ai rêvé d'elle. J'ai revu la maison de l'Almendral, le salon d'autrefois, au crépuscule gris; Carmencita, dans un fauteuil, blanchie, toute caduque. J'ai dit: Si nous dansions une *Sema-Couëque*! Et, d'un geste triste, elle m'a montré des manteaux et des châles de vieille dont elle était jusqu'au menton enveloppée.

Dans mon rêve, alors tout à coup l'heure a sonné de rentrer à bord de ma frégate qui allait partir. J'étais même en retard; j'avais un long trajet à faire à travers la ville obscure, dans des quartiers de gens du peuple, où des quantités de *Cholas* dansaient la *Sema-Couëque*, rieuses, moqueuses; les bras nus qui agitaient les mouchoirs à chaque instant se rejoignaient pour me faire une troublante barrière et retarder ma course. Enfin, la vision s'est éteinte dans la nuit, du silence et du rien, comme j'atteignais les bords d'une mer sombre où personne ne dansait plus...

Ce matin, à la reprise de la vie réelle, j'ai retrouvé le souvenir de Carmencita très vivant, comme il arrive toujours pendant les premières heures après qu'on a rêvé de quelqu'un. J'avais surtout une mélancolie en songeant à sa beauté passée, à sa forme perdue. Et c'était pour la première fois, après vingt-trois ans, comme l'éveil de je ne sais quoi de tendre qui sommeille toujours, même imprécis et inavoué, au fond des amitiés que l'on a pour les femmes lorsqu'elles sont jolies ou finissent à peine de l'être.

LE MUR D'EN FACE

Tout au fond d'une cour, elles habitaient un modeste petit logis, la mère, la fille, et une parente maternelle déjà bien âgée -- leur tante et grand'tante -- qu'elles venaient de recueillir.

La fille était encore très jeune, dans l'éphémère fraîcheur de ses dix-huit ans, lorsqu'elles avaient dû, après des revers de fortune, s'enfermer là, au recoin le plus retiré de leur maison familiale. Le reste de la chère demeure, tout le côté vivant qui

regardait la rue, il avait fallu le louer à des étrangers profanateurs, qui y changeaient les aspects des anciennes choses et y détruisaient les souvenirs. Une vente judiciaire les avait dépouillées des meubles plus luxueux d'autrefois, et elles avaient arrangé leur nouveau petit salon de recluses avec des objets un peu disparates: reliques des aïeules, vieilleries exhumées des greniers, des réserves de la maison. Mais tout de suite elles l'avaient aimé, ce salon si humble, qui devait maintenant, pendant des années, les réunir toutes trois auprès d'un même feu et d'une même lampe, aux veillées des hivers. On s'y trouvait bien; il avait un air familial et intime. On s'y sentait un peu cloîtré, c'est vrai, mais sans tristesse, car les fenêtres, garnies de simples rideaux de mousseline, donnaient sur une cour ensoleillée dont les murs très bas étaient garnis de chèvrefeuilles et de roses. Et déjà elles oubliaient le confort, le luxe d'autrefois, heureuses de leur salon modeste, quand un jour une communication leur fut faite, qui les laissa dans la consternation morne: le voisin allait élever de deux étages son logis; un mur allait monter là, devant leurs fenêtres, enlever l'air, cacher le soleil... Et aucun moyen, hélas! de conjurer ce malheur, plus intimement cruel à leurs âmes que tous les précédents désastres de fortune. Acheter cette maison du voisin, ce qui eût été facile au temps de leur aisance passée, il n'y fallait plus songer! Rien à faire, dans leur pauvreté, qu'à courber la tête.

Donc, les pierres commencèrent de surgir, assise par assise; avec angoisse, elles les regardaient s'élever; un silence de deuil régnait entre elles, dans le petit salon, de jour en jour attristé, à mesure que montait cette chose obscurcissante. Et dire que cette chose-là, toujours plus haute, remplacerait bientôt le fond de ciel bleu ou de nuages d'or sur lequel se détachait jadis le mur de leur cour avec sa chevelure de branches!...

En un mois, les maçons eurent achevé leur oeuvre: c'était une surface lisse, en pierres de taille, qui fut peinte ensuite d'un blanc grisâtre, simulant presque un ciel crépusculaire de novembre, perpétuellement opaque, invariable et mort; -- et aux étés suivants, les rosiers, les arbustes de la cour reverdirent plus étiolés à son ombre.

Dans le salon, les chauds soleils de juin et de juillet pénétraient encore, mais plus tardifs le matin, plus vite enfuis le soir; les crépuscules d'arrière-saison tombaient une heure plus tôt, amenant tout de suite les pénétrantes tristesses grises.

Et le temps, les mois, les saisons coulèrent. Entre chien et loup, aux heures indécises des soirs, quand les trois femmes quittaient l'une après l'autre leur ouvrage de broderie ou de couture, avant d'allumer la lampe de veillée, la jeune fille -- qui bientôt ne serait plus jeune -- levait toujours les yeux vers ce mur, dressé là au lieu de son ciel de jadis; souvent même, par une sorte de mélancolique enfantillage, qui constamment lui revenait comme une manie de prisonnière, elle s'amusait à regarder, d'une certaine place, les branches des rosiers, la tête des arbustes se détacher sur ce fond grisâtre des pierres peintes, et cherchait à se donner l'illusion que ce fond-là était un ciel, un ciel plus bas et plus proche que le vrai, -- dans le genre de ceux qui, la nuit, pèsent sur les visions déformées des songes.

Elles avaient en espérance un héritage dont elles parlaient souvent autour de leur lampe et de leur table de travail, comme d'un rêve, comme d'un conte de fée, tant il semblait lointain.

Mais, quand on la tiendrait, cette succession d'Amérique, à n'importe quel prix on achèterait la maison du voisin, pour démolir toute la partie nouvelle, rétablir les choses comme au temps passé, et rendre à leur cour, rendre aux chers rosiers des murailles le soleil d'autrefois. Le jeter bas, ce mur, c'était devenu leur seul désir terrestre, leur continuelle obsession.

Et la vieille tante avait coutume alors de dire:

-- Mes chères filles, Dieu permette que je vive assez longtemps, moi, pour voir ce beau jour!...

Il tardait bien à venir, leur héritage.

Les pluies, à la longue, avaient tracé sur la surface lisse une sorte de zébrure noirâtre, triste, triste à voir, formant comme un V, ou comme la silhouette trouble d'un oiseau qui plane. Et la jeune fille contemplait cela longuement, tous les jours, tous les jours...

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)